3 1761 08266100 0

Goldmann
Bedeno

PQ
2260
G95B4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bednooulesanch00gold

BEDÉNO,

OU

LE SANCHO

DE BISNAGAR;

MÉLODRAME EN TROIS ACTES EN PROSE,

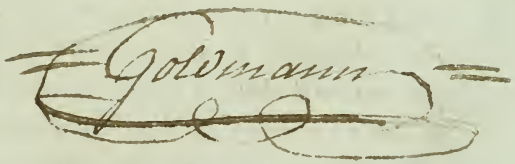
PRÉCÉDÉ

D'UN PROLOGUE.

Par MM. GOLDMANN et AUDE;

Musique de MM. QUAISAIN et ***; Ballet de M. RICHARD, pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le six octobre 1807.



A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue des Petites-Écuries, au coin de celle Hauteville, N°. 33.

1807.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

PQ
2260
G95B4

LE REGISSEUR.	M. Delaporte.
DORMEUIL, auteur.	M. Joigny.
FRANÇOIS DENIS, premier garçon de théâtre.	M. Millot.
GASPARD, deuxième garçon de théâtre.	M. Barthelemy.

La Scène est au Théâtre même.

Je Soussigné, seul propriétaire de l'Ouvrage intitulé: Bedéno, *ou* le Sancho de Bisnagar, *avec un Prologue, déclare, que les Exemplaires ont été déposés à la* Bibliothèque Impériale; *que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, suivant la rigueur des Lois; déclarant, en outre, que les Exemplaires non contresignés par moi sont désavoués.*

Paris, le 6 Octobre 1807.

GOLDMANN.

PROLOGUE.

NOTA. *La Scène est au Théâtre même. Il paraît encombré par quelques machines nécessaires à la pièce qu'on va représenter. Des machinistes et des garçons transportent des objets d'une coulisse à l'autre, et débarrassent le local; ils ne font que paraître. Leur jeu doit être court pour ne pas trop interrompre le dialogue.*

SCENE PREMIERE.

DENIS, GASPARD.

DENIS *aux ouvriers en mouvement.*

Amenez-moi le char par ici, et roulez-moi ça en douceur.

GASPAR *un fardeau sur les épaules.*

Sois tranquille, ça me connait.

DENIS *à tous quand ils sont dans la coulisse.*

Là, bien, c'est ça : posez doucement; nous y voilà; vous n'avez plus à préparer maintenant que la fontaine de feu.

SCENE II.

DENIS *seul, s'essuyant le front.*

Ouf! ça va être fini dans un clin d'œil. Le régisseur ne se mettra plus en colère : il est toujours après nous; il se démène, il crie, il retarde au lieu d'avancer. » Allons, plus vite que ça, dépêchez-vous, le Public » attend. » Est-ce notre faute à nous? Le Public a dîné sans doute à l'heure qu'il est, et moi.... foi de Denis, comme tous les autres garçons, je veux perdre mon nom de baptême, qui est François, si j'ai mis une bouchée dans mon estomac depuis ce matin. On n'en finit pas : la fontaine, le char, la tente, les portes du sérail, il faut tout mettre sur pied. Je quitterois mon emploi, s'il y avait toujours des pièces du grand genre; les machines me feraient perdre l'esprit.

SCENE III.

LE REGISSEUR, DENIS.

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! que fais-tu là, bouche béante, bras croisés?

Il y a une heure que tout devrait être prêt ; on aurait déjà commencé sans votre négligence.

DENIS

Tenez, je ne suis pas fait pour gager avec vous ; mais parions que non, j'en donne la preuve sur le coup, double contre un.

LE RÉGISSEUR.

Quelle preuve, Monsieur l'obstiné ?

DENIS.

Le peintre n'a pas encore fini de peindre les sonnettes.

LE RÉGISSEUR.

Les sonnettes ne sont que du troisième.

DENIS.

Je vous fais excuse, elles sont du second. Et le vase d'empoisonnement pour la finale, est-il rachevé ?

LE RÉGISSEUR

Il s'occupe d'une bagatelle, quand il oublie le principal.

DENIS

Comment ? une bagatelle ! C'est le plus terrible de la pièce Tenez, quand il y aura des tragédies de ce genre-là, donnez vos ordres vingt jours d'avance.

LE RÉGISSEUR.

Allons, pas tant de discours, et finissons.

DENIS.

Il n'y a plus que la fontaine et la gloire qui doit descendre du ceintre

(*Ici il tombe un marteau du haut.*)

Tenez, preuve qu'on y travaille.

LE RÉGISSEUR *regardant en l'air.*

Imprudens !

DENIS.

C'est Gaspard. (*Il l'appelle*) Gaspard.

GASPARD *d'en haut.*

Encore trois minutes, c'est fini. (*Il appelle*) François !

DENIS.

Heim !

GASPARD.

Vois si les cordages sont assez longs.

(*Les cordages tombent sur le théâtre.*

LE RÉGISSEUR *courroucé.*

Que le diable t'emporte !

DENIS.

Il ne l'a peut-être pas fait exprès. (*à Gaspard*) Prends donc garde au monde.

LE RÉGISSEUR.

Oh! je lui apprendrai... Il faut faire maison nette, je le vois.

DENIS.

Pourquoi ça?

LE RÉGISSEUR.

A ton ouvrage, raisonneur.

DENIS.

Elle est faite mon ouvrage.

LE RÉGISSEUR.

Où est le char?

DENIS.

Là, à l'entrée pour servir tout à l'heure; vous le voyez d'ici.

LE RÉGISSEUR *allant à l'endroit où il est.*

Est-il en état?

DENIS.

Sûr; oh! ça va rouler.

SCENE IV.

DENIS *seul.*

Voyons, que je range cette coulisse du milieu pour le grand coup de Jarnac à l'arrivée de Bedéno.

(*Il travaille à la coulisse.*)

Il faudrait un quinquet de plus pour ce moment-là.

Il regarde le régisseur qui examine le char dans la coulisse.

Il est farce, Monsieur le régisseur! Il se fâche pour un rien; mais il est bientôt revenu. Oh! il ne mettra pas Gaspard à la porte.

SCENE V.

DENIS, DORMEUIL.

DENIS.

Monsieur, vous ne pouvez pas rester dans la coulisse.

DORMEUIL *le repoussant et avançant.*

Je ne peux pas....

DENIS.

C'est ma consigne; on n'entre pas ici.

DORMEUIL.

Elle n'est pas pour moi cette consigne.

DENIS

Est-ce que vous êtes comédien?

DORMEUIL.

Non, je suis auteur.

DENIS.

Pour ici ?

DORMEUIL *riant.*

Pour ici et pour autre part. Il est singulier.

DENIS.

Est-ce t'y vous qui avez fait la queue du Diable?

DORMEUIL.

Non.

DENIS.

Tant pis! je vous aurais demandé un billet. Mais quel mélodrame que vous avez donc composé pour avoir droit d'entrer sur ce théâtre, car il m'est défendu, je vous dis, sous peine de perdre ma place....

DORMEUIL.

Ne crains rien, le directeur me connait.

DENIS.

Oui, mais le régisseur me gronde.

DORMEUIL,

Il est mon ami, et l'auteur de la pièce nouvelle est le nôtre.

DENIS.

L'auteur de Bedéno? vous le connaissez ?

DORMEUIL.

Depuis vingt ans nous sommes intimes.

DENIS

En ce cas votre place n'est pas ici.

DORMEUIL.

Pourquoi ?

DENIS *montrant le parterre.*

Vous devriez être là depuis une heure.

DORMEUIL.

Où?

DENIS.

Là bas, au parterre, au milieu, ou dans les coins, être bien placé, servir un ami : car il aura besoin de connaissances aujourd'hui; je crains ben le charivari.

DORMEUIL

Et sur quoi tes craintes sont-elles fondées ?

DENIS.

Ce n'est pas l'embarras, la pièce est sensible; j'y ai pleuré, elle est assez farce

DORMEUIL.

Il y a pleuré, elle est assez farce..... Que barbouilles-tu ?

DENIS.

Rien; ce n'est pas mon etat, je ne suis que pour les machines; c'est le décolateur qui a fait le reste.

DORMEUIL *riant.*

Enfin tu trembles pour l'auteur?

DENIS.

Oui, d'une façon; mais d'une autre, je suis tranquille si les sifflets sont ben servis.

DORMEUIL.

Comment, les sifflets?

DENIS, *montrant celui qui est à sa boutonnière.*

Est-ce qu'à chaque changement il n'en faut pas un pour avertir le bas, le ceintre et tout? Tenez, preuve de cela, v'là le mien.

DORMEUIL.

Qu'il soit le seul, je le desire.

DENIS.

Si tout marche, si l'on s'entend ben, si rien ne casse, si la pièce réussit...

DORMEUIL.

Elle ne tombera pas.

DENIS.

C'est ça même que j'allais dire; vous m'avez compris. Si le génie ne fait pas la culbute...

DORMEUIL.

Le génie faire...

DENIS.

Oui, s'il ne se casse pas le cou; il descend des frises, c'est lui qui fait tout: et puis mieux que ça, c'est que nous avons un mouton noir presque tout entier, le voisin n'a mis que la patte.

DORMEUIL.

Un mouton noir?

DENIS.

Oui, sur quoi qu'est monté l'huissier des commandemens du roi.

DORMEUIL.

C'est donc une originalité, une extravagance que cette pièce?

DENIS.

Non pas; il y a du poison à la fin, dans une glace à la vanille. Il y a des quarts-d'heure superbes, pour le coup-d'œil. Est-ce que vous ne l'avez pas vu dans les répétitions, puisque vous êtes l'ami de l'auteur?

DORMEUIL.

Je ne l'ai pas vue.

DENIS.

Vous avez voulu avoir le saisissement de surprise.

DORMEUIL.

Précisément. (*Il regarde dans le fond des coulisses.*) Tous ces préparatifs sont pour la pièce?

DENIS.

Oui; elle est à génie, comme je viens de vous dire.

DORMEUIL.

Des changemens, des transformations...

DENIS.

Oui; mais pas infiniment, très-peu. Mais c'est le plus fort, pour ici, surtout, où est-ce qu'on n'en fait pas quantité d'ordinaire.

DORMEUIL.

Je ne croyais pas que Duval donnât dans ce genre.

DENIS.

Pardonnez-moi; il fait des pièces à combat, et des tragédies qui sont amusantes comme tout.

DORMEUIL.

Bedéno sur le théâtre de l'Ambigu!

DENIS

Pourquoi pas? Est-ce que vous y avez pas vu Madame Angot, sultane de la Turquie?

DORMEUIL.

Oui, mais depuis, le répertoire avait changé de face.

DENIS

Il faut ben qu'il change, sans quoi le public changerait. D'ailleurs regardez l'intitule du spectaque L'Ambigu, c'est comme dans un repas où il y a de tout. Après un poulet fin, on peut servir une dinde aux pommes de terre. Par exemple, aujourd'hui, on va servir une oie.

DORMEUIL, *riant.*

Eh, pas mal, Bedéno!

DENIS.

Vous y êtes.

DORMEUIL.

Et quel est le sujet, le fond de cet ouvrage?

DENIS.

Je m'en vas vous dire. Je suis pour les cordages, je peux pas voir le fil de tout ça. Voici tant seulement l'apperçu que j'ai entrevu pour vous mettre au fait dans la confusion des antiques.

DORMEUIL, *se cachant pour rire.*

Voyons.

DENIS.

C'est un chef qui est enflé dans les campagnes de.. c'est un nom qui est bien difficile à r'tenir toujours; de... de Bisnagar, ou est-ce qu'il est comme roi commandant. Il y prend envie de faire enlever toutes les femmes vierges pour les épouser dans le serail.

DORMEUIL.

Encore un sérail!

DENIS.

Celui qui va les chercher qui est un huissier à verge de ce maître-là... Il s'appelle Roussein ou Roussi. C'est lui qui vient sur le mouton noir avec les soldats. Il y a un autre qui en prend une pour la cacher dans le désert : j'ai son nom sur le bout de la langue.

DORMEUIL.

Le nom n'y fait rien, vas toujours.

DENIS.

Son pays, je le sais, il est loin d'ici; il est du Bré... Brésil ou de la Brie, c'est une ville comme ça.

DORMEUIL, *riant.*

C'est très-clair.

DENIS.

Ensuite le médecin, qu'est une bête, vient sur le coup.

DORMEUIL.

Jolie explication.

DENIS.

Et le génie invisible paraît sur terre pour défendre Zuléma dans le firmament.

DORMEUIL, *riant à gorge déployée.*

Me voilà bien instruit. C'est au mieux; ha! ha! ha! ha!

DENIS.

Ce n'est pas pour dire; je n'ai besoin que de voir les choses une fois...

DORMEUIL. *éclatant.*

C'est ce qui me paraît très-bien dit. Hi! hi! hi!

SCENE VI.

DENIS, LE REGISSEUR, DORMEUIL.

LE RÉGISSEUR.

Ah! te voilà Dormeuil Quelle gaîté! si elle était d'un bon augure pour notre pièce; si le public pouvait l'imiter?

DORMEUIL.

Je le souhaite; mais j'en doute, d'après le tableau mouvant que vient de m'en faire cet original.

DENIS.

J'y ai tout raconté.

DORMEUIL.

Des machines, des chars, des apparitions; moyens usés.

LE RÉGISSEUR.

Eh! pourquoi préjuger?

DORMEUIL.

Je desire tout le contraire, tu le sais : tu pourras distinguer ces mains, je vas me placer.

DENIS.

Oui, allez vous placer et tapez dur.

DORMEUIL.

Mais je te le redis, j'aime l'auteur et je crains....

LE RÉGISSEUR.

Allons, pars, laisse nous. (*à droite et à gauche.*) Messieurs, nous commençons.

DENIS.

Que de monde déjà, voyez donc !

DORMEUIL.

Pour voir Bedéno?

LE RÉGISSEUR.

Oui, pour voir Bedéno. Laisse-là tes frayeurs, tes conjectures : voilà les seuls juges, le seul tribunal compétent; attendons son arrêt.

Fin du prologue.

BEDÉNO,

OU

LE SANCHO

DE BISNAGAR.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
KERIO-KAN, BEDENO, Nabab de Bisnagar.	M. MELCOURT.
ROUSSEIN, Confident du Nabab.	M. MARTIN.
FELIM, jeune et riche négociant.	M. PERRIN.
Un MEDECIN, Quaker.	M. St-CLAIR.
ZULÉMA, jeune bergère.	Mlle. LESVESQUE.
URIEB, Valet de Félim, un Niais.	M. RAFFILE.
OBRÉA, ingénuité, Femme d'Urieb, Jatabite.	Mme. TIERY.
UN GENIE.	Mlle. MILLOT.
ZAMIRA.	
DEUX SENTINELLES.	1ère. sentinelle. REVOL. 2me. sent. BARTHELEMY

Gardes, Eunuques, Noirs, Femmes du Sérail et suite de Bedéno.

La Scène est à Bisnagar, dans l'Empire du Grand Mogol.

BEDÉNO,

OU

LE SANCHO DE BISNAGAR.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place près du Palais de Bedéno. Il y a des arbres, et à l'un des côtés une fontaine.

SCENE PREMIERE.

FELIM, *d'abord seul, puis* URIEB.

FELIM

Où donc est-il allé? Urieb! Urieb! il laissera périr de soif mes chameaux: ils sont exténués, harassés sur le chemin du désert. Voilà cependant la fontaine la plus voisine. Urieb! Urieb!

SCENE II.

FELIM, URIEB, *accourant avec deux grands seaux qu'il porte à peine.*

URIEB.

Me voilà, me voilà.

FELIM.

D'où viens-tu? mes chameaux périssent.

URIEB.

Laissez donc; je viens de les abreuver. Voilà le quatrième voyage que je fais : ils ont bu pour toute la traversée; ils se portent bien. Tenez, vous pouvez les voir d'ici.

FELIM.

Pourquoi donc aller au loin pour te procurer de l'eau, quand cette fontaine....

URIEB.

Cette fontaine? fiez-vous y. Ne vous ai-je pas dit tout ce qu'on m'a raconté là-dessus depuis le moment de notre arrivée?

FELIM.

Contes en l'air!

URIEB.

C'est aussi vrai que vous êtes un bon maître.

FELIM.

Tu as perdu la tête. Quoi ! cette fontaine...

URIEB.

Vous doutez encore ! tenez, jugez par vous-même, prenez mes deux seaux, vous verrez si elle ne s'arrête pas tout court en approchant ; elle ne coule que pour les demoiselles qui ont du sentiment et de la vertu. Oh ! elle ne va pas souvent. Quand les autres viennent chercher de l'eau, bernic, il n'y a plus personne. Quant aux hommes, je vous le dis, elle tarit à leur approche. C'est un sortilège ; il y a un magicien, un esprit, un diable, nous sommes dans un endroit de possédés.

FELIM.

Voyons que je sois éclairé par l'évidence. Marche à la fontaine, va chercher de l'eau.

URIEB.

Oh, que je ne m'y risque plus ! J'ai entendu une voix la dernière fois... Pas si bête, dans un pays de génies comme celui-ci.

FELIM, *prenant un seau.*

Imbécille et poltron, deux qualités pour une.

URIEB.

Ça se peut.

Felim va à la fontaine, elle s'arrête ; il est étonné.

URIEB.

Eh bien ! seigneur Felim ?

FELIM.

Est-ce un prestige ?

URIEB.

Oh ! c'est ben une vérité. A présent elle n'ira plus de long-tems.

FELIM.

A moins qu'une femme ne se présente, dis-tu ?

URIEB.

Pas toutes celles de l'endroit, quelques-unes. Il faut que ce soit un objet accompli, un ange, une beauté ; alors la fontaine reprend son cours. Oh ! sa cruche est bientôt remplie. Tenez, comme celle d'avant-hier, celle qui est ma femme aujourd'hui, depuis deux jours et demi.

FELIM.

Cette étrangère dont tu as la sottise de te croire aimé ?

URIEB.

Comment la sottise ! Je n'ai fait que la voir, elle n'a fait que me regarder, ça a fait un sentiment d'amour impromptu dans les deux cœurs, une passion enracinée, un mariage subito : sa loi lui permettait ça ; ma figure lui revient, elle m'a pris pour son homme selon la religion de

Jaflat qui lui donne le plaisir de choisir tout ce qui peut lui convenir.

FELIM.

La connais-tu cette religion de Jatab?

URIEB.

Ja...tab? Je ne connais que la mienne, et puis l'article que je vous dis de celle là sur les femmes.

FELIM.

Mais, encore une fois, sais-tu ce quelle défend à ta femme?

URIEB.

Pas de m'aimer, j'en suis sûr, puisqu'elle m'a sauté au cou au premier abord de mes traits.

FELIM.

Et si elle saute au cou d'un autre?

URIEB.

D'un autre que moi? qu'elle l'appelle son ange ravissant?

FELIM.

Oui, es-tu sourd? faut-il te le répéter cent fois? sa religion ne lui permet pas de refuser son amour à l'être qui le lui demande.

URIEB.

Mais c'est moi qui suis l'être qui l'a demandé.

FELIM.

Imbécille! Jatab lui ordonne de l'accorder à quiconque le lui demandera après toi.

URIEB.

C'est-y dieu possible! comment, si elle rencontre un queuques-un qui veuille...

FELIM.

Oui, dix, trente, il faut qu'elle cède, telle est sa loi...

URIEB, *se gratant le front.*

Je ne savais pas celle-là. C'est égal, je ne la laisserai pas courir.

FELIM.

Elle ne t'avait pas prévenu de ces petits incidens?

URIEB.

Pardonnez-moi; je me rappelle, quand elle me pressa sur son cœur, elle me dit que sa loi l'abandonnait au premier venu qui l'aimerait, puisque je suis son homme depuis trois jours; mais elle m'a bien juré aussi de passer vîte devant les garçons, de ne jamais regarder que moi en douceur, et de faire la grimace devant les autres, afin qu'il n'y ait que moi sur la terre qui lui procure le plaisir de sa religion.

FELIM.

Tu oses te flatter...

URIEB.

Oui, je puis me vanter que c'est une fille d'attache pour ma personne. Oh! c'est pour celle-là, par exemple, que la fontaine coulerait souvent; ou bien pour cette autre jolie petite orpheline que vous avez tant reluquée ce matin.

FELIM.

Ah! parles-moi de celle là, dont le maintien, la taille et la marche ont fixés mes regards à notre arrivée près de ces lieux!

URIEB.

Précisément, vous y êtes.

FELIM.

Elle était voilée.

URIEB.

Comme elles le sont toutes ici.

FELIM.

Je parie qu'elle est charmante.

URIEB.

Comment donc! la tournure la plus mignone... elle a les plus jolis traits du monde... c'est dommage que je n'aye pas pu voir sa figure Tenez, tenez, la voilà la vôtre, la voilà. C'est la même, elle revient à l'eau Vous êtes sûr de la voir couler tout de suite. Cachons-nous derrière ces cyprès, elle pourra peut-être lever son voile pour avoir de l'eau.

FELIM, *se cachant.*

Tu as raison. Son port, ses mouvemens ont de la grace, elle m'enchante.

URIEB.

Elle est presque aussi gentille que la mienne.

SCENE III.

LES MÊMES, ZULEMA *une cruche à la main.*

FELIM.

Va voir tes chameaux.

URIEB.

Tenez, voyez la fontaine comme elle va!

(*Ici le vase est plein, la fontaine s'arrête.*)

ZULEMA, *se croyant seule après avoir puisé de l'eau.*

Je te rends grace, céleste agent de la fontaine sacrée, génie bienfaisant! mes deux agneaux sont désaltérés par ta source limpide. Hélas! ils sont comme la pauvre Zuléma, ils n'ont plus de mère.

FELIM.

Zuléma?

URIEB.

Elle s'appelle Zuléma. La mère est morte, ses agneaux et elle sont orphelins.

FELIM.

Je t'ai dit de te retirer.

URIEB.

Allons, je pars.

(Il prend ses seaux et part.)

SCENE IV.

FELIM, ZULEMA.

FELIM.

Approchons.

ZULEMA.

Un charme secret et toujours nouveau me retientdans cet asile; l'air y est plus frais et plus pur; j'y éprouve des sentimens dont je ne puis pénétrer la cause; je désire et je veux ce que je ne connais pas.

FELIM.

Zuléma!

ZULEMA.

Qui prononce mon nom?

FELIM.

Un étranger, un inconnu que le son de ta voix a touché.

ZULEMA, *voulant fuir.*

Un inconnu?

FELIM.

Ne me fuis pas. Que les faveurs du prophète descendent sur toi!

ZULÉMA *voulant sortir.*

Qu'il t'entende et guide tes pas; mais que puis-je pour toi? Qui t'amène en ces lieux?

FELIM.

Fatigué d'une longue route, nous avons manqué d'eau; je venais à cette fontaine...

ZULEMA.

Je vois bien que tu es un étranger: viens-tu de loin?

FELIM.

D'Astracan.

ZULEMA.

Qui es-tu?

FELIM.

Le plus riche habitant du royaume que j'ai nommé: Regarde ce qui m'accompagne dans mon voyage. (*Elle regarde.*) Ici, plus haut, sur le chemin du désert.

ZULEMA.

Tous ces hommes sont tes esclaves?

FELIM.

Non, je n'ai que des serviteurs.

ZULÉMA.

Ta réponse me plaît : et ces nombreux chameaux ?

FELIM.

Sont chargés de lames d'acier, de cottes de mailles de Chorasan, d'étoffes d'argent et d'or d'Ispahan, des soies d'Ardebil.... Il y a neuf mois que ces richesses traversent avec moi le desert.

ZULEMA.

Que le dieu d'Ali te les conserve !

FELIM.

Ton souhait généreux me touche. Ajoute un bienfait à ce vœu.

ZULÉMA.

Un bienfait de la pauvre Zulema ! d'une orpheline sans appui !

FELIM.

Oui, Zuléma, un bienfait. Laisse-moi contempler ton front, lève ce voile qui le couvre; laisse-moi regarder la bouche d'où sort une si douce voix.

ZULÉMA *reculant.*

Ignores-tu nos mœurs, nos usages ?

FELIM.

Ils me sont connus; mais je te jure que, discret et respectueux...

ZULÉMA.

Je ne puis.

FELIM

Tu m'as dit que tu n'avais plus d'appui, plus de parens. Veux-tu que je sois ton frère ?

ZULÉMA.

Tu es opulent, et tu voudrois être le frère de la pauvre Zuléma ?

FELIM.

Oui, oui, la pauvre Zuléma a besoin d'un frère qui soit riche; qu'elle se montre sans voile à ses yeux. Elle peut sans blesser la vertu...

ZULÉMA.

Je le sais.

FELIM *avec tendresse.*

Eh bien, que je ne te supplie pas en vain. Je jure encore par le prophète que Zuléma n'a rien à redouter de Felim.

ZULÉMA *écartant son voile.*

Je reçois ton serment.

FELIM *transporté.*

Que d'attraits ! ô fille du ciel !

ZULÉMA *inquiète.*

Tu ne tiens pas ta promesse.

FELIM.

Ni toi, Zuléma. Tu m'as promis une figure humaine, et je vois l'ange du bonheur.

ZULÉMA, *à Felim qui saisit une de ses mains.*

Retire-toi, tu m'as trompée, tu ne seras pas mon frère.

FELIM.

Je ne puis, je ne veux plus l'être. En te faisant cette promesse, je ne connoissais ni toi ni mon cœur. Je suis ton ami, ton amant, ton époux.

ZULÉMA.

Eh! pourquoi se jouer ainsi d'une infortunée? Puis-je prétendre...

FELIM, *vivement.*

A tout, à la félicité, à mes trésors, à ma main, à ma vie.

ZULÉMA.

Je tremble..

FELIM.

Suis mes pas, le bonheur t'attend.

ZULÉMA.

Généreux étranger, apprends que nos lois....

FELIM.

Viens, Zuléma, dans une heure, tu n'as plus rien à redouter, mon cœur est à toi.

ZULEMA.

Tu n'es pas encore maître du mien.

FELIM.

Je saurai le mériter, il répondra à l'amour de Félim.

ZULEMA.

Si tu savais les dangers auxquels te livre ta bienveillance.

FELIM.

Quels dangers? Je les braves pour Zuléma.

ZULEMA.

Un Firman du Nabab qu'on publie aujourd'hui condamne au supplice tout étranger qui entraînerait loin de Bisnagar...

FELIM.

Le prophète nous guidera : viens, te dis-je, et prenons le chemin du désert.

(*Musique bruyante. On entend des tambours au loin pour la publication du Firman.*)

ZULEMA.

Ciel!

FELIM.

Quelle est ta frayeur?

ZULEMA.

N'entends-tu pas? ne t'ai-je pas dit...

FELIM.

Zuléma ..

ZULEMA.

Fuis, fuis, te dis-je.

(Musique, tonnerre, un Génie apparroit sur la fontaine.)

SCENE V.

LES MÊMES, LE GENIE *s'élevant avec une inscription qui porte ces mots* : COURAGE, AMOUR et CONSTANCE.

ZULEMA et FELIM ; *étonnés.*

Cendres d'Ali!

(Le génie disparaît.)

FELIM.

Zuléma, le ciel a parlé. Il m'encourage, il nous protège, hâtons-nous.

(Musique effrayante. Le bassin de la fontaine se remplit de feu, ensuite elle disparoit.)

SCENE VI.

ZULEMA, FELIM, URIEB *accourant.*

URIEB, *effrayé, à Felim qui entraînait Zuléma.*

Ah! ah! mon maître! seigneur Félim, si vous saviez...

FELIM.

Quoi? que veux-tu?

URIEB.

On fait une réjouissance dans le pays; je viens de la voir, elle va passer par ici; il n'y a rien de si terrible dans le monde.

FELIM.

Qu'as-tu vu?

URIEB.

Ce que vous allez voir tout-à-l'heure, je ne vous en dis pas d'avantage.

FELIM.

Explique-toi.

ZULEMA, *voulant s'échapper.*

Je t'ai prévenu.

FELIM, *la retenant.*

(*A Urieb.*) Finiras-tu?

URIEB.

On ne fait que de commencer; mais vous allez voir le restant.

FELIM.

De quoi? que viens-tu de voir?

URIEB.

Ce n'est pas moi seul qui l'ai vu. C'est pour le public; on va sur toutes les places.

FELIM.

Qui? pourquoi? à quel sujet?

URIEB.

Ma foi, j'en sais rien du tout; je venais vous le demander.

ZULEMA.

C'est la promulgation de Firman.

URIEB.

Oui, c'est ça, le Firman; je l'ai entendu dire par un homme qui a deux queues à la moustache. Il y en a un qui parle tout haut à chaque coin de rue avec les trompettes qui suivent. C'est superbe! il est à cheval sur un mouton noir qui n'a que trois pattes, car on lui en a coupé une ici à côté pour le mettre dans une chaudière de feu qui fait des miracles. On fait tout ça pour chercher des femmes nouvelles pour le sultan qui s'ennuye à mourir avec les anciennes qu'il a. Il ne fait plus que bailler et dormir; on veut renouveller son ménage, il y a même une punition pour les ceux qui lui en cacheraient quelqu'unes, et une recompense pour les celles qui se presenteront de bonne volonté. L'homme qui trompette a ajoûté que la favorite sur toutes les autres sera première et la plus belle qui ne crainda pas le haram.

ZULEMA.

Sort funeste!

FELIM.

Dis-donc le harem.

URIEB

Oui, le harem; je me trompais. Le maître du pays, le sultan, pour qui on fait tout ça suit, le cortège sur un char pour se recréer en baillant.

FELIM.

Tout est-il disposé pour le départ?

URIEB.

Presque tout. Est-ce que nous ne restons pas encore aujourd'hui pour voir ça? On n'a jamais vu un sultan comme celui-là. Il rit, il chante, il jure, il s'ennuye, il a le ventre gros comme une tour, une tête petite comme tout. Je crois, dieu me pardonne, qu'un sorcier, en naissant, lui a ôté du crâne tout ce qu'il a mis dans son estomac; aussi le

surnomme-t-on Bedéno. Tenez, entendez-vous? voilà la marche, on vient de ce côté.

(*On entend des trompettes, des cymbales et autres instrumens.*)

ZULEMA, *à Felim qui la tient toujours par la main.* Séparons-nous.

FELIM.

Partons, Zuléma.

ZULEMA.

Les plus affreux dangers...

FELIM.

N'existent plus pour nous; (*l'entraînant.*) l'oracle de la fontaine sacrée a parlé.

URIEB, *regardant.*

Où est-ce qu'elle est donc à présent cette fontaine?

FELIM.

Urieb, suis-moi, nous partons.

URIEB.

J'y suis plutôt que vous.

SCENE VII.

URIEB, *seul.*

Les chameaux ont encore besoin de se reposer, j'ai bien le tems: je veux voir défiler encore une fois le crieur sur le mouton noir avec le sultan Bedéno qui suit. C'est un coup d'œil farce; il n'y a rien de si cocace chez nous. Ma femme dort pour le quart d'heure. Sans ça je serais obligé de veiller... Je tremble quand elle est en course, depuis que mon maître m'a dit.. Il ne faut qu'un moment pour une jeunesse... Elle n'a qu'à rencontrer cinq à six garçons tournés comme moi qui la reluquent, me v'là tout de suite... C'est une religion ben terrible pour les maris! Oh bien, j'y prendrai mes précautions, et comme je dis, elle est assoupie pour le moment, et quand elle y est, c'est pour trois heures, c'est comme une souche. Je peux ben rester pour voir la finale de la marche. Après je l'emmène avec moi à Astracan.

La marche approche.

Ah! les voilà qui recommencent, et mon maître qui ne veut pas voir! C'est cette petite créature qui le retourne, ça lui a pris comme un coup de feu. Il est vrai qu'elle est gentille. (*fanfare*) Oh! pour ce coup-ci, voilà le cortège; revoyons le sultan ventru, et cachons nous.

SCENE VIII.

ROUSSEIN *monté sur un très-haut mouton noir*, LES EUNUQUES *le précédent*, UN MELE IN QUAKER *à la file*, URIEB *en extase*, HABITANS, HOMMES ET FEMMES, etc.

Bruit de trompettes.

ROUSSEIN, (*avant de lire.*)

Peuple! courbe-toi devant le suprême vouloir du grand souverain d'Orient. Les astres du firmament s'inclinent devant lui. (*Roulement de tambour.*)

TOUS, *avec des cris convulsifs, excepté le médecin qui reste planté comme un piquet.*

Alla! alla! alla! alla! (*Ils font des simagrées.*)

ROUSSEIN *lisant.*

Par Kerio-Kan-Bedeno, Nabab et gouverneur de Bisnagar, frère des douze Imans, cousin d'Ali, fils de Mahomet, roi des souverains, l'an de l'égire, le trentième du règne immortel.

Article premier. Tout sujet de sa vaste puissance, sous les peines portées par le divan, présentera au visir de Kerio-Kan-Bedéno, avant trois soleils, les jeunes musulmanes qui seraient en leur possession, ou dont ils auraient connaissance (*Roulement.*)

Art. II. Les filles et vierges de toutes les castes se rendront, avant trois soleils, devant les portes du Harem, sous les peines portées par la table des douze Imans.

Récompense de mille tomans est promise à l'heureux sujet qui présentera la plus belle. (*Roulement.*)

URIEB

Ah! si mon maître n'était pas venu, si la fille de la fontaine....

ROUSSEIN.

Voici le souverain, prosternez-vous, esclaves.

(*Musique grotesque.*)

SCENE IX

LES MÊMES, BEDENO *dans sa conque; SES OFFICIERS, GARDES, Suite grotesque.*

ROUSSEIN, *d'une voix de tonnerre.*

Je vois le soleil d'Orient.

URIEB.

Je vois plutôt la pleine lune.

TOUS.

Alla! alla! alla!

BEDENO, *bâillant sur son char.*

A... ah!

(*Il descend de sa petite voiture sur les genoux*

de ses esclaves prosternés. L'orchestre joue l'air de Malbroug.)

BEDENO.

Changez-moi cette musique, je n'en veux pas, elle m'assoupit.

On joue l'air: Ah! le bel oiseau maman, etc.

BEDÉNO.

A la bonne heure.

(*On continue l'air, on fait des salamalecs, on saute autour de lui, on l'entoure.*)

BEDÉNO, *criant.*

Assez, assez, en voilà assez.

(*La suite de Bedéno sort.*)

TOUS, *en contemplation.*

Achra-Bil, Amabilec! Amabilec!

BEDENO.

Que l'ange de la mort vous ferme le bec! Roussein, fais-moi retirer tout ce monde.

ROUSSEIN.

Sortez; sa hautesse l'ordonne.

URIEB.

Oh! qu'ils sont braillards! je voudrais pourtant voir le restant.

URIEB *caché derrière un buisson.*

SCENE X.

BEDENO, ROUSSEIN, LE MEDECIN, URIEB.

BEDENO, *baillant et nonchalamment assis.*

Sont-ils partis?

ROUSSEIN.

Oui, grand soleil.

BEDENO, *au médecin qui s'en va lentement droit comme un i.*

Où vas-tu toi, sans mon ordre? Reste ici, je le veux. Roussein, fais-moi revenir le médecin.

ROUSSEIN *courant au Quaker et le ramenant.*

Imprudent! n'entends-tu pas?...

LE MEDECIN *à Bedéno.*

Tu m'as ordonné de suivre le cortége pendant la promulgation, j'ai obéi; elle est faite, je m'en vas.

BEDÉNO.

Et moi, je veux que tu demeures.

ROUSSEIN, *le ramenant de nouveau.*

Tu vas te faire empaller.

BEDÉNO.

Approches, viens ici. Crois-tu que mon Firman m'amène de jolies femmes dans le harem?

LE MEDECIN.

Je l'ignore.

ROUSSEIN.

J'en suis sûr.

URIEB, *errant et observant sans être apperçu.*

Si ce gros sultan connaissait celle de mon maître!

BEDENO.

Tu professes la médecine?

LE MEDECIN.

Je t'en ai donné des preuves.

BEDENO.

Oui, tu as envoyé la haut trois de mes femmes, je t'en veux tenir compte, elles me fatiguaient. Tu peux me demander une grace.

LE MEDECIN.

Je n'ai jamais rien demandé.

BEDENO.

Et moi je veux qu'on me demande; je ne suis point sultan pour rien. Je t'accorde une femme, choisis dans mon harem celle que tu voudras.

LE MEDECIN.

Une femme, à moi?

BEDENO.

Oui, à toi.

URIEB, *à part.*

Qu'il est bête! si c'était moi, je prendrais tout de suite.

ROUSSEIN, *au medecin.*

Rends grace à ton souverain.

LE MEDECIN.

Je ne suis pas son esclave.

BEDENO.

Roussein! qu'est-ce qu'il a dit?

LE MEDECIN.

Que je ne suis pas ton sujet.

BEDENO.

Quoi! vermisseau d'Europe...

LE MEDECIN.

C'est un Quaker de la factorerie de Bassora qui est devant toi; l'amour des sciences m'a conduit ici. Si après avoir réclamé les secours de mon art, tu crois me devoir quelque chose, laisse moi partir.

BEDENO.

Oui, à l'instant. Roussein, qu'on lui coupe les deux oreilles.

URIEB.

Il est déjà assez vilain.

BEDENO.

Ou qu'on le jette du haut de la tour.

ROUSSEIN.

Si ta hautesse demandait auparavant ses conseils sur ta précieuse santé?

URIEB.

Je vas voir le coup.

BEDENO.

Tu as raison; nous le ferons empaller après. (*au médecin.*) Demeure sapajou du Nord. Il n'est pas temps. Dis-moi quelle est ma maladie?

LE MEDECIN.

Qu'éprouves-tu?

BEDENO.

Suis-je médecin, moi, pour te le dire?

LE MÉDECIN.

Sens-tu quelques douleurs?

BEDENO.

Téméraire! crois-tu que les douleurs oseraient toucher ma personne sacrée.

LE MEDECIN.

Aurais-tu perdu l'appétit?

BEDENO.

L'appétit? Je le croirais presque. Dis donc, Roussein, qu'est-ce que je manges? Je veux le savoir.

URIEB.

Il avale donc les yeux fermés?

ROUSSEIN.

Le chef immortel des fidèles prend le matin un canard de Tartarie rôti, une cuisse de chevreuil, deux fromages de Ceilan, trois pains, un panier de fruits. Voilà tout son déjeûner, sinon qu'il est suivi de douze tasses de café dont le parfum remplit les airs.

URIEB *riant.*

Oh! le goulu.

LE MEDECIN.

N'as-tu rien oublié?

ROUSSEIN.

Rien, si ce n'est huit flacons de vin de Scheiras qui humectent le sacré gosier de sa hautesse.

URIEB.

Dis plutôt le tonneau.

BEDENO *fait un signe d'approbation.*

ROUSSEIN.

A midi le soleil de l'Asie prend habituellement...

LE MEDECIN.

Ce n'est pas la peine d'achever; le mal ne vient point du défaut d'appétit. Dort-il?

BEDENO.

Belle demande! je ne fais que ça toute la journée. Sais-tu ma maladie, imbécille? tiens, la voilà.

Il bâille à le faire reculer.

LE MEDECIN.

Hé bien, tu as de l'ennui?

BEDENO *au médecin qui part.*

Qui est-ce qui t'a dit de t'en aller? Reste encore.

URIEB *qui se cache et se montre.*

Je veux voir la fin.

BEDENO.

Comment le guérir, cet ennui?

LE MEDECIN.

Tu m'as parlé des plaisirs de ton harem.

BEDENO.

Les plaisirs de mon harem! Ne sais-tu que ça, maudit étranger, le seul à qui je permette de séjourner à Bisnagar? Et c'est pour me parler des plaisirs de mon harem! va-t'en.

URIEB.

Je vas partir aussi.

BEDENO.

Veux-tu bien rester.

URIEB *riant.*

Oh! comme il est taquin.

ROUSSEIN *ramenant le médecin.*

Sa hautesse a parlé.

BEDENO,

Les plaisirs de mon harem! à la bonne heure quand il va être renouvelé; mais à présent... J'ai 90 femmes, foi de sultan! Que je m'arrête une demi-heure dans ce harem, l'une se met à ricaner comme une hébétée, l'autre me fait des yeux de chauvesouris; celle-ci baisse les siens; la quatrième dit toujours oui; la cinquième, oh oui! une autre soupire ou chante. Il faut y mourir de langueur. Si je tire le mouchoir, on me saisit les mains, on m'entoure, on me caresse, on m'assomme; tout ça m'endort; renouvelons.

LE MEDECIN.

Il est un moyen plus digne de toi pour te guérir.

BEDENO.

Lequel? voyons, parle vite.

LE MEDECIN.

Occupe-toi de tes sujets.

BEDENO.

Est-ce à toi de me donner des conseils, ver de terre? Ecoutez donc ce marabou, Roussein! Cent coups de bâton sous la plante des pieds.

URIEB.

Le voilà bien loti.

BEDENO.

Sors de ma présence, coquin!

ROUSSEIN.

Sauve-toi donc.

LE MEDECIN.

Adieu.

BEDENO, *aux soldats.*

Gardes! qu'il ne sorte pas de la ville.

SCENE XI

LES MEMES, excepté LE MEDECIN.

ROUSSEIN, *chassant le médecin, rencontre Urieb.*

Qui es-tu? que cherches-tu? que fais-tu dans des lieux où le souverain se repose?

URIEB.

Moi? rien seigneur, je prends le frais.

BEDENO.

Qu'est-ce que c'est que cet homme? fais le venir.

ROUSSEIN.

Avance.

URIEB, *tremblant.*

Aie! aie! aie!

BEDENO.

Oh! la drôle de figure.

URIEB.

Ma mère m'a fait comme ça, ce n'est pas ma faute.

BEDENO

Et si je ne veux pas, moi, qu'elle t'ait fait comme ça?

URIEB.

Eh bien, elle me fera autrement.

BEDENO.

Qui es-tu?

URIEB.

Je ne suis pas médecin, ne me faites pas tordre le cou.

BEDENO.

Roussein! il me craint, j'aime qu'on me craigne.

ROUSSEIN.

Eh! qui ne craindrait pas l'auguste successeur d'Ali-Kan?

URIEB, *à part.*

Alicant... J'en ai bu ce matin : c'est peut-être à cause de ça qu'on m'arrête; les sorciers du pays l'auront dit.

BEDENO.

Que fais-tu ici?

URIEB.

Je regardais en l'air, je ne vous voyais pas.

BEDENO

Roussein ! dirais-tu que ses bêtises m'empêchent de bailler. Il tremble toujours, cela m'amuse. Fais-lui peur aussi, toi, car le rire me prend. Il a l'air de mon singe vert.

ROUSSEIN, *fortement.*

Ton nom ?

URIEB.

On m'appelle comme on veut, je suis né orphelin.

ROUSSEIN.

Ton état ?

URIEB.

Garçon conducteur de ces chameaux que vous voyez là-bas et qui vont s'en aller ; nous allons partir.

BEDENO.

Ah ! c'est un étranger ?

URIEB.

Non, grand seigneur, je suis domestique.

BEDENO.

Quel est ton maître ?

URIEB.

Un voyageur d'Astracan ; nous allons partir sur le coup. Je conjure à genoux l'astre Bédéno que son hautesse me relâche.

BEDENO.

Oh ! par la barbe du prophète, il est singulier, celui-ci ! relève-toi, ne crains rien, tu me plais.

URIEB.

Vrai, je vous plais ?

BEDENO.

Oui, par les os du grand chameau de Mékel, malgré le départ des étrangers ordonné, je permets à ton maître et à toi d'habiter Bisnagar pendant tout le quartier de la lune d'Armen.

URIEB.

Ça ne se peut pas.

ROUSSEIN.

Malheureux ! que dis-tu ?

BEDENO.

Pourquoi ?

URIEB.

Parce que mon maître veut partir aujourd'hui.

BEDENO.

A cause de l'ordre général que j'ai donné. Je le révoque pour lui.

URIEB.

Non, ce n'est pas à cause de ça ; c'est qu'il amène avec lui une jeune et jolie petite bergère d'amour qui est fraîche comme un beau lys.

BEDENO.

Une bergère de mes états?

URIEB.

Oui, soleil d'Asie; mais c'est une paysanne de rien du tout. Ce n'est pas un objet pour un sultan.

BEDENO.

Elle est belle, dis-tu, et un étranger me l'enlève! ah! par l'ange exterminateur ..!

URIEB.

Ce n'est pas moi, roi des planettes.

BEDENO.

Elle est belle! où l'as-tu vue? où est-elle à présent? parles, dis la vérité ou si non... où est-elle?

URIEB.

Là-bas, avec le train, avec mon maître, et les chameaux qui vont partir.

BEDENO

Roussein, pars, cours, vole, donne des ordres; qu'on le saisisse, qu'on emprisonne le maître, les chameaux, l'équipage dans les deux tours, et la fille dans mon palais.

ROUSSEIN.

Tu vas être obéis.

URIEB, *tremblant.*

Qu'est-ce que j'ai donc dit là? Ils ne vont plus me relâcher.

BEDENO, *criant et trainant son gros ventre.*

Roussein! Roussein!

ROUSSEIN, *vivement.*

Je suis à tes pieds.

BEDENO.

Donne les ordres et reviens tout de suite, tu ne dois pas quitter ma personne.

ROUSSEIN.

Je reviens à l'instant.

URIEB.

Je m'en vas avec lui.

BEDENO.

Non, je te garde. (*Il appelle.*) Roussein!

ROUSSEIN, *vivement.*

Seigneur...

BEDENO, *s'asseyant de fatigue.*

Le trouble, l'agitation où je suis demande un secours prompt et calmant. Envoye moi subito mes danseurs, mes chanteurs.

ROUSSEIN.

Ils vont paraître.

URIEB.

Où est-ce que je me suis donc fourré?

SCENE XII.

BEDENO, URIEB.

BEDENO, *essouffle.*

Ouf! je te regarde, parle esclave, appaise mon sang, assoupis-moi. Sais-tu chanter?

URIEB.

Grande hautesse oui je sais chanter.

BEDENO.

Ne tremble pas, je te garde. Tu m'as dit la vérité, cette fille coupable a donc paru sans voile aux yeux du ravisseur et aux tiens?

URIEB.

Oui, soleil.

BEDENO.

Tu as vu ses traits? ils sont beaux?

URIEB.

Superbes! blanche comme un lait.

BEDENO.

Sa taille?

URIEB.

Ni haut ni bas.

BEDENO.

Ses yeux?

URIEB.

Pas trop grands.

BEDENO.

La couleur?

URIEB.

Chatain.

BEDENO.

Tu dis que tu sais chanter?

URIEB.

Un tant soit peu; je n'ai appris dans ma jeunesse, qu'un filet de voix.

BEDENO.

Eh bien, chantez... mais non attends les autres. Les voici! Je te prends avec eux.

SCENE XIII.

BEDENO, *étendu sur son siége*, URIEB, ROUSSEIN.

ROUSSEIN.

Roi du firmament, tes vœux sont remplis, tes ordres exécutés, tes gardes en chemin, et je vais être moi-même bientôt à leur tête.

BEDENO.

Les danseurs?

ROUSSEIN.

Les voilà.

SCENE XIV.

LES MEMES, DANSEURS, DANSEUSES.

Entrée du ballet : elle est vive et comique. Tous les hommes doivent être des caricatures. Rien de lent dans le ballet.

Après quelques airs de danse.

BEDENO.

Un moment! suspendez, vous reprendrez après. Mêlez moi ça, je veux qu'on chante, (*à Urieb.*) allons donc commence.

ROUSSIN.

Obéis.

URIEB.

M'y voilà. Faites le refrain vous autres, chantez avec moi.

CHŒUR GROTESQUE.

TOUS.

Le grand Bédéno roi des rois,
Par Mahomet rempli trois fois...

BEDENO, *impatienté.*

Taisez-vous donc, braillards! vous me brisez le timpan: je veux qu'il chante.

URIEB.

Je m'y accorde.

CHANSON.

Air *de la veillée d'Ovinska.*

Célébrons la toute puissance
De l'invincible Bedéno.
C'est sous le signe du taureau
Qu'au ciel il prit naissance.
Beautés divines du harem,
Venez, sans jalousie,
Adorer, dans la lune en plein,
Le soleil de l'Asie.

Partout son pouvoir est sans borne
Il est le roi du firmament.
Vierges qu'appelle son Firman
Chantez le capricorne.
Votre art merveilleux et prompt,
Saura pendant sa vie
Montrer la lune sur le front
Du soleil de l'Asie,

BEDENO. *s'endort et dit en sommeillant.*

Chantez plus bas.

URIEB, *chante plus doucement le couplet suivant.*

Terminons nos chants à notre aise,
Il est le roi du firmament.
L'astre d'Orient s'assoupit,

Il faut que je me taise.
Il chancelle, il va trébucher;
Sa masse est endormie;
Vous allez bientôt voir coucher,
Le soleil, le soleil de l'Asie.

Le Ballet reprend toujours vif. C'est une danse piétinée. L'orchestre joue avec des sourdines. Un silence; à la fin, un bruit effroyable réveille Bedéno.

SCENE XV.

LES MÊMES, ROUSSEIN, *accourant.*

BEDENO, *frappé de surprise, se levant,*

Qu'est-ce que c'est? quel bruit infernal?

ROUSSEIN, *à haute voix.*

Seigneur Bedéno! grand Bedéno! du renfort.

BEDÉNO.

Pourquoi?

ROUSSEIN.

L'étranger, le ravisseur de Zuléma a des esclaves sans nombre. Ils sont armés, j'en suis sûr; doublons nos forces. Il fuit; il a pris le chemin du désert.

BEDENO.

Le suit-on?

ROUSSEIN.

On est sur ses traces; mais, avant d'attaquer, il faut du renfort; sa défense serait formidable.

BEDENO, *criant.*

Des sabres, des canons, des soldats, toute la garde.

ROUSSEIN, *d'une voix de tonnerre.*

En marche! nous te l'amènerons mort ou vif.

BEDENO.

Va toujours, je te suis, je veux le voir saisir.

SCENE XVI.

BEDENO, URIEB.

BEDENO, *à Urieb qui veut suivre.*

Reste avec moi.

URIEB.

Mais, grand soleil, ma femme m'attend; il faut bien que je lui dise que je suis à votre service.

BEDENO.

Tu as une femme, toi?

URIEB.

Oui, seigneur, depuis trois jours: depuis notre séjour dans votre ville.

BEDÉNO.

Et tu as osé...

URIEB.

Non, je n'ai pas osé vous dire le fin mot tout de suite, puisque vous faites prendre toutes les jeunesses.

BEDENO.

Quel est son nom ?

URIEB.

Obréa.

BEDENO.

Il m'est étranger.

URIEB.

Elle n'est pas de ce pays-ci ; elle est d'une autre loi que vous ; elle est jacabite.

BEDENO, *cherchant.*

Jacabite ?...

URIEB.

Oui, un nom comme çà. Elle est de la religion de Jaflat.

BEDENO.

De Jatab, tu veux dire ?

URIEB.

Oui, de Jatab ; voilà le propre mot, et sa religion lui permet de prendre tout de suite pour mari le premier venu à qui elle convient.

BEDENO.

C'est la vérité, cette caste n'est pas de ma domination, tu peux garder ton épouse.

URIEB.

C'est pas l'embarras, elle a du sentiment, elle me revient assez ; elle doit être en peine de moi. Tenez, la voilà, c'est elle. C'est bien elle qui rôde et qui cherche. Ici, par ici ! me v'là.

SCENE XVII.

LES MÊMES, OBREA.

OBREA *courant dans les bras d'Urieb.*

Je te retrouve, je te revois ; le voilà mon époux, le bien aimé, la joie de mon cœur.

URIEB *se sentant pressé de caresses,*

Doucement, tu m'ôtes la respiration ; doucement.

OBREA.

Je veux toi, toujours toi, rien que toi.

URIEB.

Tout pour moi, lâche moi, tout à toi.

BEDÉNO.

Ce tableau me fait plaisir.

URIEB.

Seigneur, je vous le disais bien.

OBREA.

Souverain maître, il est à moi, il est mon époux.

BEDENO.

Le joli choix! tu peux le garder, il me convient, tu peux rester avec lui. je te fais eunuque.

URIEB, *à Obréa.*

Je vat être au service de l'astre du firmament.

OBREA.

Grand Bedéno, laissez-moi l'astre de mon cœur.

BEDENO, *joyeux.*

Vous ne vous quitterez plus.

OBREA.

Ah! quel bonheur je te devrai.

BEDENO, *à part.*

Qu'ils sont drôles!

OBREA.

Dis-moi donc, bien aimé, quelle est cette place d'eunuque?

URIEB.

J'en sais rien, je prends toujours: ça doit être bon, le maître l'a dit. Je vas être gradé; je n'attendois qu'un coup comme ça pour rendre ma femme heureuse, et c'est toi que Jaflat a rendu le choix de mon cœur.

BEDENO.

Ah! voilà tout mon monde armé. On va saisir l'audacieux étranger. En avant. Je veux présider à la capture. (*à Urieb et Obréa.*) Vous me suivrez tous deux.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ROUSSEIN, GARDES armés défilant de l'un à l'autre côté du théâtre.

BEDENO.

Ah! voilà tout mon monde armé. On va saisir l'audacieux étranger. En avant! je veux présider à la capture. (*à Urieb et à Obréa.*) Vous me suivrez tous deux. (*à ses gardes.*) Courage, esclaves; pas redoublés! Que le criminel soit saisi; que Zuléma me soit rendue.

Marche vive et comique; la toile tombe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FELIM, ZULÉMA.

FELIM, *la contemplant.*

Que d'attraits ! Zuléma sous une tente, et sur le chemin du désert. C'est le bois de cèdre, le marbre et l'or qui doivent orner le séjour où Félim va conduire Zuléma.

ZULÉMA.

L'Amour habite-t-il les palais ?

FELIM.

Oui, quand ta personne les embellit : le mien recélera bientôt mon trésor. Quoi ? ton sein me paraît encore agité ?

ZULÉMA.

Une terreur involontaire glace mes sens ; je crois toujours appercevoir à notre poursuite...

FELIM.

Nous n'avons plus rien à redouter. Nous sommes à trois mille pas de Bisnagar, sur un sentier détourné et dans le désert.

ZULÉMA.

Ton serviteur qui n'est point revenu, qu'on retient, qu'on a saisi peut-être pour l'interroger.

FELIM.

Vaine frayeur ! je suis bien sûr de sa fidélité.

ZULÉMA.

Je le crois, tout ce qui te sert, doit te chérir.

FELIM.

Que tes douces paroles ont de charmes !

ZULEMA.

Bon, Félim, je sens que je t'aimerai.

FELIM

O bonheur ! Hidréan verra former nos nœuds. Ma Zuléma !

ZULEMA.

Epoux de mon cœur !

FELIM.

Te voilà reposée de tes fatigues. Nous allons continuer notre route. (*Il appelle*) Hircan ! Dromen, Orssard !

SCENE II.

LES MÊMES, les gens de FELIM.

FELIM.

Viens, Zuléma. (*Bruit affreux.*) Qu'entends-je ?

ZULEMA.

Ciel !

FELIM.

Quel est ce bruit ? (*Il regarde, ainsi que ses esclaves.*)
Des hommes, des chevaux, des armes.

ZULEMA, *tremblante.*

Félim !

FELIM

Serait-ce les brigands du désert ? En marche !

ZULEMA.

Nous sommes perdus ! (*Félim tire son sabre.*)

SCENE III.

LES MÊMES, ROUSSEIN, soldats de Bedéno.

FELIM.

Que me veux-tu ?

ROUSSEIN.

Toi et Zuléma. Gardes, saisissez.... (*Mouvement.*)

FELIM.

Amis, défendons nous.

ROUSSEIN.

Rends toi.

FELIM.

Plutôt mille morts.

Combat des gardes du Nabab et des gens de Félim. Félim se défend. On enlève Zuléma. Apparition subite du génie qui, en traversant la scène, s'écrie : Félim ! persévérance.

FELIM.

Oui, oui, persévérance jusqu'a la mort. Amis ! courons vers Zuléma.

SCENE IV.

LES MÊMES, OBRÉA.

OBREA, *arrêtant Félim.*

Seigneur Félim ! seigneur Félim !

FELIM, *hors de lui.*

Que me veux tu ?

OBREA.

Arrête, arrête, écoute ton esclave, écoute moi, je puis te sauver; entends la femme d'Urieb, si tu aimes la vie et Zuléma.

FELIM.

Si j'aime Zuléma ? Eh bien, que veux-tu ?

OBREA.

Ton salut, mon bonheur, celui d'Urieb, ton serviteur fidèle, mon bien aimé.

FELIM, *impatient.*

Achève; qui t'amène ici ?

OBREA.

Je viens implorer ton secours.

FELIM.

Mon secours ?

OBREA.

Pour toi, pour mon Urieb qui t'a consacré ses soins et sa vie.

FELIM.

Quels sont ses dangers ?

OBREA.

Sauve ton plus fidèle esclave, il n'est plus mon époux. Bedéno le destine au sérail. O généreux Félim ! écoute Obréa, défends, conserve Urieb. Je le demande à ta valeur, à ta pitié ; je n'offre à ta bonté que sa reconnaissance et la mienne. En partageant son cœur entre son maître et moi, il sera tout à nous, nous le posséderons tout entier.

FELIM.

Pourquoi m'a-t-il quitté ?

UN ESCLAVE *de Félim en dehors.*

Aux armes !

FELIM, *agité.*

Zuléma ! Zuléma !

L'ESCLAVE.

Seigneur Félim, nouvelle attaque, le nombre est triplé.

FELIM.

Vains efforts, suivez moi. (*Nouveau combat.*)

SCÈNE V.

URIEB, *arrivant tout essoufflé.*

Elle a pris les devants pour prévenir mon maître. Où diable est-elle donc à présent ? (*On entend le canon.*) Tiens, encore des coups... Je tombe de frayeur et de besoin... Ma femme Jabatiste n'a peur de rien ; elle va au devant de tout. (*Bruit.*) Encore le bruit des armes. Ah, voilà le médecin.

SCÈNE VI.

URIEB, LE MEDECIN.

URIEB.

Vous suivez donc l'armée aussi ?

LE MEDECIN.

Je suis l'armée. C'est bien malgré moi, mais le gros despote le veut.

URIEB.

Va-t-il venir ?

LE MEDECIN.

Eh, sans doute, il arrive.

URIEB.

On se bat dur, à ce que j'ai entendu.

LE MEDECIN.

Qu'on se batte.

URIEB.

Il y a eu des coups de feu, je ne suis pas sourd. Quoi ? vous n'avez rien apperçu ?

LE MEDECIN.

C'est au loin que l'affaire a eu lieu.

URIEB.

Non, c'est bien ici.

LE MEDECIN.

Hé bien, on est à la poursuite des fugitifs ; c'est tout ce que j'ai pu apprendre d'une jeune personne fort intéressante, qui couroit échevelée dans le désert.

URIEB.

C'est la malheureuse Zuléma.

LE MEDECIN.

Non pas, non pas, c'est un autre nom ; c'est une étrangère qui se dit de la religion de Jatab.

URIEB.

De la religion de Jatab ?

LE MEDECIN,

Elle est aimable au possible : elle m'a fait une sensation singulière ; je le lui ai déclaré formellement.

URIEB.

Vous lui avez déclaré...

LE MEDECIN.

Oui, le sentiment qu'elle m'inspirait.

URIEB.

Savez-vous le nom de cette jeunesse ?

LE MEDECIN.

C'est la charmante Obréa.

URIEB, *à part.*

Obréa ! Et sa loi qui l'empêche de rien refuser à personne... Quoi, je serais par cet ostrogot... (*haut.*) Lui avez-vous fait quelque proposition d'amour ?

LE MEDECIN.

Ma foi... la voix du cœur l'emportoit sur la raison, pour la première fois de ma vie. Sans un détachement qui traversait comme l'éclair, et qui nous a séparés...

URIEB.

A la bonne heure ; grâce au détachement ! Si elle avait eu le malheur, par respect pour sa loi, d'écouter ce marabou, je lui en voudrais plus de cent mille ans. Mais par bonheur... Ah ! voilà le seigneur Roussein qui traverse. Seigneur Roussein !...

(*Il court à lui et disparaît en appelant.*)

SCENE VII.

LE MEDECIN,

Allez où vous voudrez ; je m'arrête ici. Qu'ils se battent, qu'ils se tuent, cela m'est égal. (*Il s'assied en homme harassé.*) Je suis abîmé de la marche ; brûlé, calciné du soleil.

SCENE VIII.

OBREA, LE MEDECIN.

OBREA, *haletant de fatigue et en désordre.*

L'avez-vous vu ? Est-il ici ? Il suit le Sultan. Le combat va s'engager. Où est-il ? Où est-il ?

LE MEDECIN.

Quelle agitation ! Quel désordre ! Belle Obréa ! Un moment.

OBREA, *courant ça et là.*

Il faut que je le voye, il faut que je le trouve.

LE MEDECIN.

Qui ? le Sultan ? Il est en marche.

OBREA.

Ce n'est pas le Sultan, c'est Urieb qu'il me faut.

LE MEDECIN.

Urieb ?

OBRÉA.

Oui, l'ami du cœur, mon époux.

LE MÉDECIN.

Arrêtez, de grace, arrêtez. Puisqu'il est de la suite de Bedéno, vous ne tarderez pas à le voir ; il était ici à l'instant.

OBREA.

Vous êtes sûr...

LE MÉDECIN.

Qu'il est heureux cet Urieb ! Je te le redis, Obréa, je t'ai vue tantôt, et je t'ai fait l'aveu du changement

miraculeux que l'aspect de tes charmes a opéré dans tout mon être : tu as bouleversé l'ordre de la nature, renversé l'édifice de ma raison, ta prunelle a brûlé le cœur d'un Quaker. Quelle conquête pour toi !

OBREA.

Ne me demandez rien, je vous en prie; mon cœur me prescrit de n'aimer qu'Urieb. Ah ! ne profitez point des ordres de Jatab, si vous voulez vivre dans mon souvenir.

LE MEDECIN *transporté.*

Je voudrais mourir à tes pieds

OBRÉA, *à part.*

Je suis perdue.... (*Elle veut fuir.*)

LE MEDECIN *l'arrêtant et tombant à ses pieds.*

Demeure, soleil de la terre, tu vois un Quaker à tes genoux.

SCENE IX

LES MÊMES, URIEB.

URIEB.

Qu'est-ce que je vois-là ? Le médecin aux pieds de ma femme ?

LE MEDECIN, *sans voir Urieb, et toujours pressant.*

Céleste objet !

URIEB *accourant et renversant le médecin, dit, dans une attitude menaçante :*

Sanglier du Nord, (*petite pause.*) lève-toi.

OBRÉA, *avec un cri.*

Urieb !

URIEB *avec un ton de jalousie, à Obréa.*

Est-ce pour cela que vous avez pris les devans ?

OBREA

Quoi ! tu penserais qu'un tel homme...

LE MEDECIN.

Sa loi lui ordonne de m'écouter.

URIEB.

Ma loi m'ordonne de te giffler, sapajou des Indes !

LE MEDECIN.

Impudent !

URIEB.

T'a-t-il demandé quelque chose ?

OBREA.

Non, rien.

URIEB.

Vrai ?

OBREA.

Je te le jure.

LE MEDECIN.

Je lui déclarai mon amour.

URIEB.

Déclare, singe noir, c'est moi qui prouverai. Apprends que je vat'être eunuque en chef.

OBREA.

Ah! mon ami! mon cher Urieb! tu n'y entreras point dans ce maudit sérail. Je viens de voir Félim, il veut te délivrer.

URIEB.

De quoi donc?

OBREA.

Sortons d'ici pour un moment.

URIEB.

Mais, voilà l'avant-garde, ne te mêle pas dans tout ça, les filles de ta loi n'entrent pas sous les tentes.

OBREA.

Souviens-toi de Félim.

URIEB.

Retire-toi là dans ce petit bois... Prends garde aux rencontres.

SCENE X.

URIEB, LE MEDECIN.

URIEB.

Dis-donc, médecin; quel est cet emploi qu'on veut me donner?

LE MÉDECIN.

Va te promener.

URIEB.

Va te noyer.

SCENE XI.

LES MEMES, ROUSSEIN.

ROUSSEIN.

Urieb, tu sais que Bedéno distingue ta voix? prépare le chant de victoire. C'est ici, que sa hautesse va se reposer.

URIEB.

Que voulez-vous que je me prépare? quelle voix que je puisse avoir? Je n'ai encore rien pris.

ROUSSEIN.

Tant mieux.

URIEB.

Comment, tant mieux?

ROUSSEIN.

Ton gosier sera plus libre pour les roulades.

URIEB.

Il ne s'agit pas de rouler, j'ai appétit.

ROUSSEIN.

Ne t'embarrasses pas, occupe-toi du chant, tu seras bien traité.

URIEB.

A la bonne heure.

ROUSSEIN.

Tu sais bien que tu vas avoir une place?

URIEB.

Oui, je sais ça, je vat-être eunuque. C'est-y une place de cuisine?

ROUSSEIN.

Non, au harem.

URIEB.

Est-ce pour la pâtisserie?

ROUSSEIN.

Non, je te dis pour le harem.

URIEB.

Pourquoi faire qu'il est ce poste-là? est-il gentil? y a-t-il du profit?

ROUSSEIN.

Tu seras un des gardiens des femmes du grand Bedéno.

URIEB.

Ah! mon emploi sera pour les femmes? j'y consens; mais si la mienne vient avec moi.

ROUSSEIN.

Pourquoi pas, si elle plaît au grand Bedéno, et si elle embrasse notre religion?

URIEB.

Non, je veux qu'elle n'embrasse que moi.

ROUSSEIN.

Doucement.

URIEB.

N'est-elle pas ma femme? Elle m'a quitté dans la marche pour un moment; elle ne vient pas. Seigneur Roussein, laissez-moi aller voir...

ROUSSEIN.

Tu dois suivre partout mes pas.

URIEB.

Je vous en prie, je sèche sur pied; c'est à cause de sa loi.

ROUSSEIN.

Que te fait sa loi?

URIEB.

Comment ce qu'elle me fait? vous ne voyez pas la passe où est-ce que je me trouve? et que je suis exposé, à chaque quart-d'heure, à me voir comme tant d'autres...

ROUSSEIN.

Laisse là tes frayeurs ; pense au sérail ; elle t'y suivra, je t'en réponds ; elle t'y suivra si elle est jolie.

URIEB.

A la bonne heure, je me fie à vous.

ROUSSEIN.

Et comme je te dis, tu auras la garde des femmes.

URIEB

C'est pas l'embarras, j'ai assez de goût pour le sexe, de mon naturel ; je me priverois même pour un objet.

ROUSSEIN.

Imprudent! que dis-tu là ? Il ne faut point avoir d'yeux au harem.

FELIM.

Il ne faut pas y voir ? il faut donc...

ROUSSEIN.

Voilà sa hautesse.

SCENE XII.

LES MÊMES, BEDENO, Gardes.

BEDENO.

Alte ! oh ! ils ne peuvent plus s'évader ; ils seront pris, nous les tenons.

ROUSSEIN.

Tout est en mouvement.

BEDÉNO.

Je le sais.

ROUSSEIN.

Voici la tente de Félim, je l'ai choisie pour tou quartier de réserve.

BEDENO.

Oui, elle est commode, je m'y endormirai pendant l'escarmouche. (*Voyant le médecin.*) L'animal ! que fait-il donc là ?

ROUSSEIN.

Tes ordres veulent qu'il soit à ta suite.

BEDENO.

Ah ! c'est vrai... pour une consultation ; mais fait le mettre derrière, je ne veux pas voir une figure comme celle là en voyage, ça porte malheur.

URIEB.

Il est vrai qu'il a bien l'air d'un chinois de paravent.

BEDENO

Eh bien, ces femmes nouvelles, où sont-elles ? combien sont-elles ? sont-elles belles ?

ROUSSEIN.

Ta hautesse en jugera. Conformément à la suprême lo

d'Ali, qui veut que les plaisirs accompagnent ta marche en tous lieux, tes nouvelles esclaves, destinées au sérail, suivent ta personne sacrée.

BEDÉNO.

La musique, la danse aussi?

ROUSSEIN.

Suivant le rit du prophète, pour délasser ta majesté.

BEDÉNO.

C'est ça. Dans les voyages, dans mes combats, il faut qu'ils me suivent tous. Si les musiciens ou les femmes attrapent quelques taloches, ça me fera rire.

ROUSSEIN.

Le harem se renouvelle et se remplit.

BEDÉNO.

Les anciennes, qu'en fait-on?

ROUSSEIN.

On les place dans le vieux sérail, selon ton suprême vouloir.

BEDÉNO.

Bien. Mais il y en a encore de passables, je veux en faire des cadeaux. Médecin! viens ici, je veux te fixer à Bisnagar. Tu as des talens, je veux te marier pour avoir de ta race.

URIEB.

Joli papa!

LE MÉDECIN.

Marier, moi?

BEDÉNO.

Oui, toi. Roussein, qu'on amène Zamira, celle qui connait et exécute les danses d'Europe... Attends... attends, comment nomme-t-on ça... tu sais bien .. la... wal...

ROUSSEIN.

La walse d'Allemagne.

BEDÉNO.

Oui, c'est ça, fais-la venir.

ROUSSEIN, *sortant.*

A l'instant même.

SCENE XIII.

Les mêmes, *excepté* ROUSSEIN.

BEDÉNO.

Tu vas la voir danser; elle te plaira; c'est un joli sujet, je te la donne.

LE MÉDECIN.

Je n'en veux pas.

BEDÉNO, *violemment.*

Prends garde à toi.

URIEB.

C'est elle qui n'en voudra pas.

LE MEDECIN.

Oh ! quelle journée!

BEDENO, *à Urieb.*

Toi, tu as bien chanté, je te donne de l'emploi au harem. Embrasse notre religion; il faut un jeûne de trois jours pour t'y préparer.

URIEB.

Je serai mort avant d'être reçu.

BEDENO.

Non, on va te remplir de l'esprit du prophète.

URIEB.

A la bonne heure. Emplissez-moi tout de suite de quelque chose, ou lâchez-moi.

BEDENO.

Ah ! voilà la danseuse.

SCENE XIV.

LES MEMES; ROUSSEIN, ZAMIRA.

(*Zamira est voilée; ce doit être une caricature. Il faut qu'elle intéresse d'abord par la taille et le vêtement, mais qu'au lever du voile, on voye une comique et laide figure. Il faut que ce soit un homme, un danseur, qui représente ce personnage.*

LE MEDECIN, *à part.*

Quel supplice éternel !

BEDENO.

Oui, la voilà.

ZAMIRA, *s'incline.*

BEDENO

Zamira, je te donne un époux de mon choix.

URIEB, *à part.*

Elle est trop bien tournée pour ce joufflu.

BEDENO, *au médecin.*

Sors ton mouchoir.

LE MÉDECIN.

Je n'en ai point.

BEDENO.

Que Zamira paraisse sans voile, aux regards de son bien aimé.

LE MÉDECIN.

Non, ce n'est pas la peine, j'ai ma femme en Ecosse.

BEDENO.

La voilà ta femme, m'entends-tu bien ?

ROUSSEIN.

Prends ou tremble...

LE MÉDECIN, *embarrassé.*

Que faut-il prendre ?

BEDENO, *à Zamira.*

Découvre ton front, donne-lui ta main.

(Embarras du médecin.)

URIEB.

Oh ! qu'il est bête. C'est pourtant un joli corps de femme.

BEDENO.

Découvre-toi, j'en ai donné l'ordre.

Zamira jette son voile, et laisse voir sa laide figure.

LE MÉDECIN, *reculant.*

Bon Dieu !

URIEB.

Oh ! quelle est vilaine !

BEDÉNO.

Dansez ensemble.

Zamira présente la main au médecin.

LE MEDECIN.

Non pas, non pas.

BEDENO.

Dansez donc, allez donc, la danse européenne.

On joue la walse. Le médecin refuse, insiste ; Zamira le presse.

ROUSSEIN, *au médecin.*

Obéis.

BEDENO.

Eh bien ?

URIEB.

Voyons sauter l'oiseau.

LE MEDECIN, *insistant.*

Je ne puis.

BEDENO.

Par la mort...

L'air continue, le médecin se laisse aller, il walse et finit par tomber pesamment. Rire universel.

BEDENO *faisant sauter son ventre à force de rire.*

Ah, ah, ah, ah, hi, hi, hi.

LE MEDECIN *se relevant avec effort.*

Aie, aie, aie.

BEDENO, *riant.*

Oh, oh, oh.

ROUSSEIN.

Ah, ah, ah, ah.

LE MEDECIN, *boîtant*

J'ai le pied démis.

BEDENO.

Bien! bien! en voilà assez, je suis content de toi; va-t-en avec ta femme. Tu m'amuses; je te ferai appeller quand il faudra. Sors d'ici, tes grimaces me font peur. Va-t-en vîte, que je ne te voye plus.

LE MEDECIN, *sortant.*

(*Bas.*) Je voudrois bien ne t'avoir jamais vu.

BEDENO.

Prends donc ta femme.

LE MEDECIN.

Qu'elle aille au diable!

(*Zamira le suit en dansant.*)

SCENE XV.

BEDENO, ROUSSEIN, URIEB.

BEDÉNO.

Roussein! fais-moi costumer ce jeune homme; qu'il prête serment sur le tombeau d'Ali.

URIEB.

Grand soleil! mangerai-je avant?

BEDENO.

Qu'il soit plongé trois fois dans le fleuve.

URIEB.

Je ne veux pas me baigner du tout, je n'ai que faim.

BEDENO.

Sortez, et qu'on me laisse seul.

URIEB.

Si je tiens encore trois heures, c'est le tout. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

BEDENO *seul, riant encore.*

Ah! ah! ah! le médecin d'Europe... Il va devenir essentiellement utile à ma santé. Hé, hé, hé, quelle cascade, ha, ha, ha, je le croyois moulu. Oh, oh, la symphonie du harem, qui m'arrive donc là?

SCENE XVII.

BEDENO, ROUSSEIN, GARDES.

ROUSSEIN.

Sultan, tes volontés sont accomplies; les coupables sont pris, tes gardes reviennent du désert.

BEDÉNO.

A-t-on saisi la femme et le ravisseur?

ROUSSEIN.

Oui, Sultan, on te les amène.

BEDENO.

Roussein! que l'homme soit bien tenu, tu m'en réponds.

ROUSSEIN.

Sur ma tête.

BEDÉNO.

Et la fuyarde est-elle jolie?

ROUSSEIN.

Plus que belle, c'est comme un rayon de tes yeux.

BEDENO.

Ah! ah! qu'on me l'amène à l'instant.

ROUSSEIN.

J'avais prévu ton ordre, elle vient.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ZULEMA, GARDES eunuques.

ZULEMA.

Sultan, j'implore ta justice, protége-moi.

BEDENO, *frappé d'admiration.*

Par le prophète, elle est ravissante C'est l'astre du matin.

ZULEMA.

On vient de m'arracher des bras de mon époux.

BEDENO.

Qu'elle est belle! et tu oses penser à un autre que moi! ne sais-tu pas que je suis ton maître, que je dispense la vie et la mort?

ZULEMA

Tu ne dispense pas l'amour.

BEDENO.

Ecoute, ce langage est d'une criminelle témérité. (*Il montre du doigt les yeux de Zuléma.*) Rends graces à ces deux yeux. Un Sultan se laisser traiter de la sorte devant ses sujets! (*Il l'observe.*) Mais que de grâces! quel ascendant subit! voyons, faisons comme si je n'étais pas Sultan, pour une minute, et je ne me fâcherai pas.

ZULEMA, *à part.*

Félim! Félim!

BEDENO.

Dis-moi, mon ange, je veux ton bonheur, je veux t'élever jusqu'à moi; considère-moi bien sans crainte, regarde mes augustes traits, ne suis-je pas fait pour être aimé? ne me trouves-tu pas aimable?

ZULEMA.

Le prophète défend le mensonge, laisse-moi.

BEDENO.

Je n'ordonne point le mensonge, je demande la vérité, comment me trouves-tu ?

ZULEMA.

Rends-moi Félim, si tu veux me plaire.

BEDENO.

C'est le nom du misérable qui t'enlevait.

ZULÉMA.

Je l'ai suivi volontairement, et tu me traines dans ton palais ; il soupire quand tu menaces.

BEDÉNO.

Je ne te dis plus qu'un mot en confidence ; veux-tu que ma gracieuse bonté lui rende la liberté ?

ZULEMA.

Qu'a-t-il fait pour la perdre ?

BEDENO.

Remplis les vœux de ton monarque ; que l'oubli d'un coupable te suive au harem, et je te pardonne.

ZULEMA.

Au harem ! Loin de Félim ? quel tombeau !

BEDENO, *étouffant sa colère.*

Attends, aime tu mieux... Ecoute en silence. Tu repousses mes dons, ma personne, l'amour, la suprême félicité. Kério-Kan t'a prié en vain. On entre dans ton appartement. Quel émissaire ? un muet ! suis-moi bien. Qu'apporte-t-il ? un plat d'or couvert. Que renferme-t-il ? la tête de Félim.

ZULEMA, *tremblante.*

Ah ! dieu ! j'embrasse tes genoux.

BEDENO.

Tu te repends. Tu préfères l'offre de mon cœur, tu me donnes le tien, Félim sera libre.

ZULEMA.

Oui, grâce pour Félim !

BEDENO.

Tout est accordé, tout est accordé à l'amour.

ZULEMA, *à part.*

Malheureuse !

BEDENO.

Je l'ai bien dit, moi, qu'elle finirait par m'aimer. (*Il va, vient et court transporté de joie.*) Roussein ! Roussein !

ZULÉMA, *à part.*

Le prophète m'inspire ! Sauvons d'abord Félim.

BEDENO.

Roussein !

SCENE XXI.

LES MÊMES, ROUSSEIN.

ROUSSEIN.

Seigneur.

BEDENO.

Je pardonne à Félim, qu'il soit libre, qu'il parte.

ROUSSEIN.

Clémence auguste!

BEDENO.

Voilà ma favorite.

ROUSSEIN, *se prosternant*

Nos respects...

ZULEMA, *à part.*

Funestes attraits!

ROUSSEIN.

Ton firman vient de rassembler dans le palais les beautés les plus remarquables de tes états, et plusieurs sont déjà sur les traces de ta hautesse, selon tes volontés suprêmes.

BEDENO.

Qu'on me présente celles qui se sont empressées de me contempler; voici leur reine.

ROUSSEIN.

Je n'attendais que ton signal.

BEDENO.

Roussein!

ROUSSEIN, *vivement.*

Seigneur...

BEDENO.

Des fleurs, des parfums, des couronnes. Fais venir Urieb.

ROUSSEIN, *en sortant.*

A l'instant même.

SCENE XX.

BEDENO, ZULEMA.

BEDENO, *courant à Zuléma.*

Aimable enfant! ange de Mahomet! t'attendais-tu à cette brillante destinée? Tu vas voir, tu vas voir, tu vas m'adorer. Un an, auprès de moi, ne dure pas trois jours.

ZULÉMA.

Félim, est-il libre?

BEDENO.

J'ai donné mes ordres. Voici Urieb.

SCENE XXI.

LES MEMES, URIEB.

URIEB, *en eunuque une grenade à la main.*

Vous me demandez, grand soleil? (*à part.*) Tiens! la maîtresse de mon maître!

BEDENO,

Souveraine, voilà ton premier esclave.

ZULÉMA.

Le serviteur de Félim! Pourquoi ne suit-il pas son maître?

BEDENO.

Parce qu'il m'empêche de bâiller. Il égayera tes momens. Attention ma divinité, voici les tributs de tes esclaves. (*à Urieb.*) A ton poste.

URIEB.

Oui sultan, Bédéno, je vais prendre la file.

SCENE XXII.

LES MÊMES, les GARDES, les EUNUQUES, les FEMMES du serail, trophées portés, vases, parfums, etc.

La marche fait le tour du théâtre. Bedéno et Zuléma sont assis sur un vaste et riche sopha.

BEDÉNO *radieux contemplant la marche, sa suite et Zuléma.*

C'est çà, fort bien, c'est en ordre. (*à Zuléma.*) Souveraine de mes pensées, cher et sacré trésor d'amour! Restes à mes côtés, environne-toi des rayons de ma gloire.

Musique. Mouvement de la suite Bedéno se levant.

Alte! silence, posez vous; attendez mes ordres suprêmes. (*Il montre Zuléma.*) Vous voyez à mes côtés la favorite du roi des rois, la cousine d'Ali, l'objet de mon choix, la sœur de la lune de Ramazan, inclinez vous devant sa beauté comme devant mon trône.

On s'incline. Zuléma veut se lever. Bedéno l'en empêche.

BEDENO.

Demeure, reine de mon cœur, ton rang veut que tu sois assise.

URIEB, *parlant à Zuléma, qui n'a pas bien compris.*

Il vous dit de rester sur votre coussin d'or; vous n'êtes que la sœur de la lune; il n'y a que le soleil qui se lève ici.

(*On danse.*)

BEDENO, *après le Ballet.*

O grand prophète! O Mahomet! ton paradis est descendu dans le royaume de Bedéno. (*à Zuléma.*) Source d'amour! astre du matin! tu partageras mon bonheur.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, OBRÉA, ROUSSEIN.

URIEB, *voyant Obréa et sautant de joie.*

Velà ma femme!

BEDENO.

C'est au service de Zuléma que ma hautesse l'a destinée.

OBREA, *d'un air triomphant.*

Félim a sa liberté.

ZULEMA, *avec émotion.*

Est-il parti ?

BEDENO.

Oui, ma toute puissance veut qu'il s'en aille.

OBREA, *malicieusement.*

Il a obéi.

ZULEMA, *à part.*

Grace au ciel !

BEDENO, *à Zuléma.*

Tu le vois, cher objet, j'ai tenu ma parole, je donne la liberté, la vie au plus coupable des ravisseurs; je te comble de bienfaits, de mon amour, de mes transports ; je t'élève jusqu'à Bedéno.

ZULÉMA.

Laisse-moi.

BEDENO, *joyeux.*

Qu'est-ce à dire ?

OBREA, *à part à Zuléma.*

Il a fui, vous pouvez le braver.

BEDENO.

Tu détournes les yeux de moi, quand je comble tes vœux, ta gloire, ton bonheur, quand je t'adore?...

ZULEMA.

Haïssez-moi plutôt.

BEDENO, *se courroucant.*

Quel discours ! est-ce à moi... Zuléma, mon amour.....

ZULEMA.

Eh ! ne m'en parlez plus.

BEDENO.

Que je n'en parle plus... Ingrate ! esclave rebelle, à présent que j'ai sauvé le criminel !...

ZULEMA.

Oui, à présent je peux tout ôser, tout souffrir, tout... hors les aveux de ta tendresse.

BEDENO, *étouffant de rage.*

Ah ! révoltée !

URIEB.

Ça va devenir du vilain.

OBREA.

Elle fait bien.

BEDENO.

Misérable ! à ton maître ?

ZULÉMA.

Tu ne le seras jamais, ni de ma main, ni de mon cœur.

BEDÉNO.

La mesure est comblée. Crime ! rebellion ! désordre ! punition ! Au harem ! au harem !

TOUS.

Au harem ! au harem !

BEDENO.

Esclaves ! qu'on l'entraîne.

TOUS.

Au harem !

Marche précipitée sur l'air : R'lantanplan tire lire en plan, etc.

Bedéno est menaçant ; Zuléma au désespoir ; Urieb prend Obréa sous le bras, la file s'écoule ; Bedéno, tout essoufflé, marche à la tête de ses gardes. Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un jardin ; au fond l'entrée du sérail.

SCENE PREMIERE.

URIEB, *seul.*

La velà ben lotie à présent, cette gentille créature ! Elle est dans le sérail, (*il montre du doigt.*) là, où est-ce qu'est cette porte de fer bronsé ; elle y est enfermée avec la mienne, avec Obréa qu'on y a fait fourrer aussi. C'est ben deux colombes dans les griffes du vautour. Mon pauvre maitre au moins a reçu sa liberté, il a gagné le large ; il n'y a que nous qui sommes restés dans les filets de ce gros sultan. C'est pas l'embarras, j'en suis pas fâché à présent. Par ma place, je serai dans le sérail, j'aurai toujours mon objet dans mes bras. C'est dans trois jours qu'ils finissent de me recevoir, à ce qu'ils m'ont dit, afin que je sois tout-à-fait premier et en chef. A présent je ne peux rester qu'à la porte. Il faut que je sois purifié cinq fois, et que je passe ici trois nuits à la belle étoile, afin qu'on finisse de m'installer. Chien d'emploi ! si j'avais su...

SCENE II.

FELIM, URIEB.

Des éclairs brillent à travers les arbres.

URIEB.

Tiens, des feux follets à présent dans les arbres ! Qu'est-ce que çà veut donc dire ?

FELIM.

Urieb ! Urieb !

URIEB.

Comment ? vous ici, mon bon maître, dans le jardin du sérail de l'ours !...

FELIM.

Oui, j'exposerais mille fois ma vie pour Zuléma.

URIEB.

Je crains bien que vous ne la gardiez pas long-temps. Mais, par Ali, comment avez-vous pénétré jusqu'ici.... dans un endroit cerné d'un double mur, gardé par des moustaches du diable ? Qui vous a donc conduit ?

FELIM.

L'amour, la haine, mon or, et le protecteur invisible qui m'a recommandé la persévérance.

URIEB.

Quel protecteur ?

FELIM.

Le génie de la fontaine sacrée. Il guide mes pas ; il a réveillé mon courage ; il ne m'a point caché les dangers, les obstacles, la mort qui m'attendent peut-être ; mais je verrai ma Zuléma.

URIEB.

Vous me faites trembler ! Si on voyait que je vous parle ; je serai coupé par morceaux.

FELIM, *avec exhaltation.*

Esprit du prophète ! agent incréé, soutiens-moi !

Feux à travers les arbres.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GÉNIE derrière les arbres.

LE GENIE.

Félim ?

FELIM.

Sa voix m'appelle.

URIEB, *tremblant.*

C'est mon dernier jour.

LE GENIE.

Avance, sans pâlir, sous l'arbre de la mort.

URIEB, *toujours tremblant.*

C'est vous qu'il demande ; allez du côté des cyprès. La voix vient de là... Je ne me sens plus.

FELIM.

Tu trembles au moment du triomphe .. Rassure-toi, ne quitte point ces lieux ; je reviens, attends-moi.

URIEB.

Est-ce que je peux quitter mon poste ? Mais revenez bien vîte, ou vous m'y trouverez mort.

FELIM, *courant.*

Du courage, Urieb !

SCENE IV.

URIEB, *seul.*

Oui, du courage sans rien dans l'estomac. Pas un morceau dans le pays d'ésprit, et toujours craindre pour sa peau. Il faut cependant ben que j'en vienne à mon honneur pour la place: une fois installé je me remplirai comme il faut. Allons, il faut parvenir, comme dit mon maître. Du courage. En avant!

Il se promène avec une assurance forcée. Le tonnerre gronde, Urieb tombe à plat ventre, et dit:

Dieu! dieu! c'est fini. O grand esprit! divin génie! épargne un pauvre innocent. Ouf! le voilà, je crois qu'il parle.

LE GENIE *à travers les arbres.*

Félim, tu peux revoir Zuléma, même au péril de ta tête; tes vœux sont remplis, le harem va s'ouvrir et ta forme est changée.

URIEB.

Qu'est-ce qui dit donc, que sa forme est changée? s'il en va faire autant de moi, ma femme en mourra de chagrin.

Les portes d'airain crient et s'ouvrent. On voit l'entrée du sérail, deux sentinelles vont et viennent.

SCENE V.

LES MÊMES, FELIM en sultan, URIEB.

URIEB.

Ah! le sérail ouvert. Voilà les gardes au fond; je n'en aurai plus tant peur

Apperçevant Félim qu'il ne connaît plus sous l'habit de sultan.

O ciel! le sultan Bedéno qui sort du même endroit que mon maître! s'il l'avait vu et moi aussi...

FELIM, *de loin.*

Urieb!

URIEB.

Grand sultan!

FELIM.

Tu trembles! tu ne reconnais plus Félim?

URIEB.

Quoi? c'est vous?

FELIM.

Paix! viens que je te parle; tu ne me quitteras plus.

URIEB.

Vous êtes ben tout Bedéno. Quelle magie de possédé! C'est pourtant ben vrai ce changement du génie; vous étiez maigre comme un coucou, vous v'là plus grossi qu'un éléphant.

FÉLIM, *le tirant à l'écart.*

Viens, te dis-je, tu entreras dans le sérail avec moi.

URIEB.

Je ne peux pas, à cause de mon emploi.

FELIM.

Tu me suivras, te disj-e; ne suis-je pas sultan?

URIEB.

Vrai? le génie vous a fait sultan? ma foi, j'aurais pas voulu de la place à cause du ventre.

FELIM.

Je n'en ai que la forme.

URIEB.

Ah! c'est pour faire croire...

FELIM.

Oui, je serai muet, mon protecteur vient de m'en imposer la loi. Je dois, sous cette forme nouvelle, garder un silence profond. C'est toi qui porteras la parole.

URIEB.

Non pas, je vous en prie; on n'a qu'à nous pincer.

FELIM, *montrant le ciel.*

C'est l'ordre d'en haut.

URIEB.

Mais si en bas on nous décole?

FELIM.

Ne crains rien, le génie nous protége.

LES DEUX SENTINELLES.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

PREMIÈRE SENTINELLE.

Le sultan s'avance.

DEUXIEME SENTINELLE.

Le sultan s'avance.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il vient dormir au sérail.

DEUXIEME SENTINELLE.

La brebis est au bercail.

LES DEUX SENTINELLES.

Jeux, plaisirs et danse,
Le sultan s'avance. (*ils dansent.*)

URIEB.

Pourquoi braillent-ils comme ça?

FELIM.

C'est la coutume quand le sultan est prêt à entrer au sérail, et ils me prennent pour lui! tu vois que tout nous sert; ils sont dupes du déguisement. Avance, tu n'as rien à craindre, nous allons pénétrer.

URIEB.

Ah! velà le coup de Jarnac.

PREMIERE SENTINELLE.

Il va entrer.

FÉLIM, *entre dans le sérail.*

DEUXIEME SENTINELLE.

Il est entré.

(A l'instant où le sérail est prêt à se refermer, Urieb effrayé de l'apparition subite de Bedéno ; qu'il voit au loin dit à Félim.

URIEB

V'là le gros, nous sommes péris !

FELIM, *l'entraînant.*

Entre donc.

URIEB, *criant.*

Fermez les portes, vous autres, fermez le sérail, arme au bras, le maître l'ordonne ; barricadez-nous, tout est plein, on n'entre plus.

Les deux sentinelles rentrent et ferment les portes.

SCENE VII.

BEDENO, LE MEDECIN, ROUSSEIN.

BEDENO, *tuant le médecin.*

Viens donc, imbécille! suis-donc ; qu'as-tu à faire de mieux que de me servir?

LE MÉDECIN.

Tout mon art ne peut rien pour toi.

BEDENO.

Je le sais bien ; tu ès médecin, il n'est plus question de guérir. Il s'agit de donner une maladie, n'est-ce pas Rousseïn ?

ROUSSEIN.

Oui, seigneur, il y réussira.

LE MEDECIN.

Donner une maladie ?

BEDENO.

Oui, l'amour, est-il une maladie?

LE MEDECIN.

Pire que la rage et la peste.

BEDENO.

Eh bien, je suis enrage, pestifiéré; mais je ne prétends pas que tu me guérisses. je sais que tu n'en as pas le talent; je veux que tu donnes mon mal à un autre.

LE MÉDECIN.

Que je donne ton mal a un autre ?

BEDENO.

Ça te sera bien plus facile. Je veux que la maudite esclave pour qui je brûle, que Zuléma brûle pour moi, je veux que tu lui donnes la fièvre d'amour.

LE MÉDECIN.

Je parlerais, j'agirais envain, ta présence la guérirait.

BEDÉNO, *l'entraînant.*

C'est égal, viens toujours Si tu ne la rends pas malade, tu lui feras peur.

LE MEDECIN.

Un pareil traitement....

BEDÉNO, *le poussant jusqu'à le faire chanceler.*

Marche donc, animal!

LE MEDECIN, *trébuchant.*

Doucement.

ROUSSEIN, *le poussant.*

Va donc au commandement.

LE MEDECIN, *avec humeur.*

Va toi-même

BEDÉNO *tenant toujours par l'habit, le médecin qu'il traîne et s'avançant vers la porte du sérail qui ne s'ouvre pas.*

Roussein! donne donc le signal; on doit savoir que j'apparais. Je suis à l'entrée du sérail Le colosse de ma puissance en touche les portes et elles ne s'ouvrent pas! ces vermisseaux n'ont donc pas de nez? avertis donc, Roussein.

ROUSSEIN, *d'une voix de tonnerre.*

Le sultan! le sultan!

BEDENO, *trépignant du retard.*

Frappe, renverse, abat; que ces portes d'airain soient réduites en poudre, et les délinquans empalés.

ROUSSEIN, *criant plus fort.*

Gardes! Eunuques! Kério-Kan!

BEDENO, *à toute voix.*

Bedéno!

ROUSSEIN.

Ils seront peut-être endormis.

BEDÉNO.

Qu'on les réveille à coups de damas.

Les portes s'ouvrent après ce bruit épouvantable et les deux sentinelles reparaissent.

ROUSSEIN.

Les voilà.

BEDENO, *aux gardes.*

Ah! misérables! (*à sa suite.*) Marchons.

Il est près des deux sentinelles qui sont sans mouvement, la hallebarde au bras. (Il recule.)

Dis-donc, Roussein, la consigne manque. Ils ne chantent pas, et je vais entrer. Je leur fais couper la tête ce soir.

(*Il veut pénétrer.*)

PREMIERE SENTINELLE.

En arrière.

DEUXIEME SENTINELLE.

N'avance pas.

BEDÉNO.

Roussein, sont-ils donc fous?

PREMIERE SENTINELLE, *présentant les armes contre Bedéno.*

Recule audacieux! c'est l'enceinte sacrée!

BEDENO.

Tu as l'insolence de me refuser l'entrée de mon palais, toi?

PREMIERE SENTINELLE.

Il est égaré.

DEUXIEME SENTINELLE.

Il est fou.

BEDENO.

Misérables!

PREMIERE SENTINELLE, *dirigeant sa pique.*

N'approche pas.

BEDENO.

Sur ton maître!

ROUSSEIN.

Sur Bedéno!

BEDENO.

Est-ce rebellion, crime d'état, trahison?

PREMIERE SENTINELLE.

Qu'on arrête ces gens là; sonne l'alarme.

BEDENO.

M'arrêter, moi! ô tonnerre d'Ali! Soldats! Gardes Eunuques!

LE MEDECIN, *et autres répétant le cri.*

Soldats! gardes! eunuques!

BEDENO.

A moi! à moi! Esclaves!

ROUSSEIN, *courant après lui.*

Ta voix suprême les appelle en vain, ils sont trop loin de ta personne, je vais.

BEDENO, *brâillant essoufflé.*

Ah. mille morts! à moi!

ROUSSEIN.

Par un cri violent, par un effort subit, l'Etat serait perdu: tu n'as qu'à briser un vaisseau de ta poitrine délicate....

BEDENO.

Eh bien, crie pour moi; criez, tous.

ROUSSEIN.

Je cours chercher tes gardes; que ta hautesse se repose!

BEDENO, *s'élançant.*

Non, je te suis. Du fer, des sabres, des cordons!

TOUS, *disparaissant avec un cri.*

O Mahomet! (*La foudre gronde.*)

SCENE VIII.

Le Théâtre change et représente l'appartement de Zuléma dans le sérail.

ZULEMA.

Sortant d'un cabinet avec tous les signes de la douleur et s'approchant d'une table. Un muet apporte une coupe, ou vase de sorbet, qu'il pose sur une petite table d'or auprès de Zuléma ; Il se retire. Zuléma montrant le vase du doigt.

La voilà donc, cette coupe d'alliance, cette emblême sinistre des liens qu'un maître odieux veut former...! voilà le breuvage que je dois partager avec lui, et dont je dois lui présenter la moitié pour preuve d'adhésion à sa volonté tyrannique.

Félim est sauvé que m'importent mes jours! C'en est trop! Qu'il se présente, ce despote qui ne veut que des plaisirs arrachés, ou plutôt qui ne les trouve que dans les larmes de ses victimes. C'est cette coupe qu'il faut lui offrir d'une main tremblante pour être asservie à ses lois. (*au Génie.*) Etre surnaturel, ô toi qui protégeas ma jeunesse; Génie qui veillas sur mon abandon, je ne t'ai point fatigué de mes plaintes. Il s'élève pour la première fois dans mon sein un souhait qui me fait horreur.

Ah! fais que ce breuvage soit à l'instant converti en poison!

SCENE IX.

ZULEMA, LE GENIE *sortant de terre, entouré d'une vapeur.*

LE GENIE.

Je viens d'entendre ton souhait, je le remplis; ton cœur est pur comme l'or d'Irrain. Tu veux qu'un venin subtil écume dans ce vase; (*Il touche le vase de sa baguette*) ton desir est rempli, adieu. (*Il disparaît.*)

SCENE X.

ZULEMA.

Heureux prodige! ô quel bienfait! Je te rends grâces, céleste agent. (*Elle contemple le vase.*) Je punis mon persécuteur, il partage ma mort, je venge Félim et je descends dans la tombe avec ma vertu.

Elle s'appuie sur ses mains et semble anéantie.

SCENE XI.

ZULEMA, OBREA *sortant du cabinet.*

OBREA.

Qu'as-tu, belle Zuléma?

ZULÉMA.

Je n'ai plus qu'à mourir.

OBRÉA.

Chère compagne d'infortune, pourquoi te livrer au désespoir ?

ZULEMA.

J'ai perdu Félim.

OBREA.

Moi, mon Urieb.

ZULEMA.

Je n'ai plus d'époux.

OBRÉA.

Je pleure le mien.

ZULEMA.

Plus d'espérance.

OBREA.

Ecoutez-moi.

ZULEMA.

Chère Obréa, quel sort !

OBREA.

Ne perdons pas courage. (*musique.*)

ZULEMA.

J'entends du bruit.

OBREA.

On vient.

ZULEMA *épouvantée.*

Si c'était le tyran ! ah ! fuyons sa présence !

OBREA.

Et moi, je prétends la braver.

Zuléma s'élance dans le cabinet.

OBREA *seule.*

O funeste captivité ! mon pauvre Urieb ! (*musique.*)

SCENE XII.

URIEB au fond. Ensuite FÉLIM, OBREA.

URIEB.

Quel endroit perdu que celui-ci ! On ne fait que tourner. C'est une ville, un labyrinthe ; on se retrouve toujours à la place d'où est qu'on est parti. Collidors sur collidors, salle sur salle.

FELIM *non entré.*

Urieb !

URIEB *à la coulisse.*

Me v'là, je cherche par ici, cherchez de votre coté. Nous voilà de nouveau dans la même chambre par laquelle nous sommes entrés. A côté de ce cabinet qui était fermé, et qui à présent se trouve ouvert, il n'y avait personne en entrant, et à présent v'là une sultane appuyée

sur ses deux coudes. (*Il regarde et distingue Obréa.*) Ah, c'est ma femme, c'est Obréa, c'est elle, ô Mahomet!

OBREA *frappée du cri d'Urieb.*

Urieb! mon époux! O Jatab!

URIEB.

Ma chère femme!

OBREA.

Je te revois.

URIEB.

Te revela.

OBREA.

Je t'avais perdu.

URIEB.

Tu me retrouves.

OBREA.

Qui t'as conduit?

URIEB.

L'amour.

OBREA *avec un cri de douleur.*

Où sommes-nous?

URIEB.

Ici; tu le sais aussi bien que moi.

OBRÉA.

Comment es-tu entré?

URIEB.

Par la porte du sorcier.

OBRÉA.

Que devient Félim?

URIEB.

Il maigrit, il se désole, il meurt de passion, il rode, il cherche, il est à quelques pas d'ici, dans le sérail.

OBREA.

Où nul homme ne peut entrer sans exposer sa tête.

URIEB.

Il s'expose à tout pour Zuléma comme je me livre pour toi.

OBREA *le serrant.*

Mon bien aimé! Bedéno et ses satellites m'ont entraînée dans ce lieu; mais encore une fois quel miracle t'y a conduit?

URIEB.

C'est l'histoire d'un sortilege Tout manquerait si je bavardais; c'est un secrêt de genie qu'il faut que je cache pour raison. Où est Zulema?

OBREA.

Là, dans ce cabinet; je suis auprès d'elle. Elle est victime comme moi. La voilà, la voilà, ma malheureuse compagne.

URIEB, *agité courant à la coulisse.*

Seigneur! seigneur!

OBRÉA.

Qui appelles-tu ?

URIEB. (*Il court de nouveau à la coulisse.*)

Laisse-moi, éloigne-toi, c'est un mystère. (*Il appelle.*) Seigneur, par ici, elle y est.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ZULEMA, *frappée de la voix d'Urieb, sort du cabinet.*

ZULEMA.

Je viens d'entendre la voix d'Urieb, du serviteur de mon époux.

OBREA.

Le ciel me le ramène.

ZULEMA.

Qu'il me rende Félim. (*Elle s'appuie sur une colonne.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, FELIM, *appercevant Zuléma.*

FELIM.

C'est elle ! (*à Urieb.*) Annonce le Sultan.

OBREA.

Ah! Dieu! c'est Bedéno.

URIEB, (*bas et en scène avec Félim.*

Dites, qui vous êtes tout de suite, si vous ne voulez pas voir mourir de frayeur la mienne et la vôtre.

FELIM.

Imprudent! que dis-tu ? me dévoiler! tout serait perdu. Ne t'ai-je pas dit que l'agent céleste m'a defendu de me faire connaitre avant d'avoir bu la coupe d'alliance.

URIEB.

Eh bien, buvez vîte et parlez, finissez-en. (*Montrant Zuléma.*) Tenez, elle regarde de ce côté.

ZULÉMA *appercevant Félim, qu'elle croit être le sultan, jette un cri.*)

Juste ciel! (*Elle veut l'éviter*)

OBREA *la retient fortement, et dit bas :*

Restez et secondez moi.

FELIM *après quelques pas à part, à Urieb.*

Approche, il est temps. As-tu bien retenu les paroles ?

URIEB *s'avançant près de Zuléma.*

Oh! que oui. Zuléma, le sultan te salue, et attend de toi obéissance et soumission.

OBREA, *à Urieb, à part.*

Est-il possible ? Urieb aussi tu as le courage...

URIEB.

Laisse donc finir la fin ; le génie le veut, je ne peux pas t'en dire d'avantage. (*A Zuléma.*) Princesse ! il faut se décider, voilà le maître.

ZULEMA *à Felim, qui s'est approché, ayant une main sur son visage détourné.*

Seigneur, je t'implore pour la dernière fois J'ai formé d'autres nœuds. Je te le dis encore, rends-moi à l'ami de mon cœur. L'ivresse de l'amour ne dure qu'un instant, la jouissance d'une bonne action est éternelle.

FELIM,

Fille céleste!

URIEB.

Il dit que ta beauté est plus puissante que tes paroles.

OBREA.

Tu sers ce monstre.

URIEB.

Laisse-moi donc, c'est le génie.

ZULEMA.

Cruel ! entraîne ta victime ; elle veut mourir pour Félim.

URIEB, *à Zuléma.*

Donne donc le vase d'amour.

ZULEMA, *avec fierté.*

Tu le veux ? Qu'il eu survienue tout le mal qu'enfante le désespoir. (*Elle le lui présente.*)

FELIM *à demi-voix, et la contrefaisant.*

Je le reçois avec transport. *Il boit.* (*Musique.*)

URIEB, *bas à Félim.*

Laissez m'en un peu.

ZULEMA, *à Félim.*

Donne, je dois le partager.

FELIM.

Je n'y résiste plus ! Vain effort ! plus d'artifice, reconnais Félim !

ZULEMA.

Félim !

URIEB.

Oui, c'est lui, ne vous en rapportez pas à la grosseur, il maigrira.

FELIM.

Ma Zuléma !

OBREA.

Mon cher Urieb!

URIEB.

Velà le bouquet. (*musique.*)

ZULEMA, *égarée.*

Qu'ai-je fait ?

FELIM.

Ta main me repousse ?

URIEB.

Tiens, elle l'aimait bien tout à l'heure.

ZULEMA.

O prophète ! tu me punis du vœu coupable que j'ai formé.

FELIM.

Reviens à toi, c'est Felim.

ZULÉMA.

Oui, oui, c'est à Félim que je donne la mort ; nous avons bu tous deux la coupe empoisonnée.

URIEB.

Il a bien fait de ne pas m'en laisser.

FELIM

Eh bien, ma Zuléma, nous aurons le même tombeau.

(*Ils s'embrassent.*)

URIEB.

Je m'en vas, moi ; ils vont tomber tous deux. On va croire que c'est nous qui avons fait le coup. Viens ma femme.

OBREA.

Et comment sortir de ce lieu redoutable ?

ZULÉMA, *dans les bras de Félim.*

Qu'il vienne encore nous séparer.

(*Musique terrible.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; BEDENO, ROUSSEIN, LE MEDECIN, gardes, eunuques.

BEDENO.

Où est-il donc ? où est-il ? qui est-il ce prétendu maître?

URIEB, *apperçevant Bedéno.*

(*Il tremble.*) Ah ! velà le ventru, c'est fini, plus de tête ; je vas mourir à jeûn, j'en suis sûr.

TOUS, *montrant Félim.*

Le voilà.

BEDENO, *le considérant.*

Comment ? me voilà encore une fois? Moi, je me vois.

ROUSSEIN.

Saisissez ce criminel.

FELIM.

Je t'attends.

BEDENO.

Ah, traitre ! ah scélérat ! tu m'as volé mon nom, mon corps, mes vêtemens. Des chaines, des supplices ! Enlevez mon esclave de ses bras.

OBREA, *éplorée et courant.*

Bedéno ! grâce Bedéno !

FELIM, *à Zuléma.*

Nous mourrons ensemble.

BEDÉNO.

Roussein; apporte-moi sa tête.

(*Roussein tire son sabre. Félim est vaincu. Courbé, des esclaves le tiennent. Roussein levant le sabre.*)

ZULEMA, *cri d'effroi.*

Ah, Dieu!

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE GENIE *descend du ciel sous une forme imposante dans un nuage.*

Arrête!

BEDENO.

Oh!

ZULEMA.

Mahomet!

LE GENIE.

N'immole pas les enfans du Prophète!

BEDÉNO.

Ils sont enfans du Prophète?

URIEB.

Eh! sûr que nous en sommes. Est-ce que vous ne voyez pas ça à l'air de famille?

OBREA.

Le génie a parlé.

LE GENIE.

Au nom des douze Imans, Bedéno! je te l'ordonne, respecte la race d'Ali.

BEDÉNO. *frappé de stupeur*

D'Ali... Ah! Pardon mes braves cousins. D'Ali...

LE GENIE.

Kerio-Kan! répare les maux que tu as causés. Zuléma! Félim! ne redoutez plus la coupe sinistre; elle est sans influence pour vous. Soyez unis, heureux. Astracan vous appelle. Kerio-Kan, tu m'as entendu?

BEDÉNO.

Oui, je vais tout réparer. Mais être tout-puissant accordez-moi une faveur.

LE GENIE.

Parle.

BEDÉNO.

Délivre-moi de mon ennui.

LE GÉNIE.

Si tu remplis l'ordre que je t'impose.

BEDENO.

Je le remplirai.

URIEB, *à part à Bedéno.*

Faites d'une pierre deux coups; dites-lui de vous débarrasser de votre ventre; vous êtes trop vilain comme ça.

BEDÉNO, *regardant le génie, et montrant son ventre.*

Ah! si son pouvoir infini me soulageait de cet énorme fardeau.

LE GÉNIE.

A l'instant même, puisque tu abjures tes erreurs. Que Kerio soit transformé; que Félim reprenne ses formes.

(*Transformation subite de Félim, et le ventre de Bedéno diminue à vue d'œil.*)

URIEB.

Tiens! le tonneau change en halebarde,

BEDENO.

Miracle du prophète! je renais à l'amour, au bonheur, au sérail, quelle journée, nous recevons les faveurs du prophète.

URIEB.

Allons manger tout de suite.

BEDÉNO.

Oui, morbleu! qu'on serve au plutôt. Festins à gogo; tel est l ordre de Bedéno.

FIN.

Vû au Ministère de la Police Génerale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret Impérial du 8 juin 1807.

Paris, ce 17 juillet 1807.

Signé le Secrétaire général,

SAULNIER.

Vû l'approbation, permis d'afficher et représenter, ce 28 juillet 1807.

Le Conseiller d'État, Préfet de Police.

Signé DUBOIS.

De l'Imprimerie de F. BRETON, Place Maubert, n°. 17, derrière le corps-de-garde.

PQ
2260
G95B4

Goldmann
Bedeno

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY